

NOÉMIE DIT OUI

LES VISAGES DE LA PROSTITUTION AU GRAND JOUR



PHOTO LE DROIT, MARTIN ROY



ARTS

**Martin
Brousseau**

DU MATHÉMATIQUE
AU LUDIQUE

+

LECTURE

**Martha
Wainright**

UNE PLUME LIBRE
ET INSOUMISE

+

BIÈRE

UNE CONSULTATION
PUBLIQUE ET
UNE NOUVELLE
MALTERIE À
BÉCANCOUR

NOÉMIE DIT OUI

LES VISAGES DE LA PROSTITUTION AU GRAND JOUR

ANICÉE LEJEUNE
alejeune@ledroit.com

Avec son premier long métrage, la réalisatrice Geneviève Albert voulait montrer, sans filtre, le visage de la prostitution juvénile. Et surtout celui des clients. Pendant 116 minutes, elle nous plonge dans une spirale infernale qui mènera Noémie (Kelly Depeault), 15 ans, à dire oui. Oui, à se prostituer pendant le Grand Prix de Formule 1, à Montréal. Un oui qui dit non, et qui en dit long sur l'enfer que vivent ces filles qui se prostituent par dépit, par amour. Un amour ficelé par la manipulation.

«Étrangement, on pointe rarement les clients comme étant à la source du problème. Pourtant, s'il n'y avait pas de clients, il n'y aurait pas de prostitution, fait remarquer Geneviève Albert en entrevue avec *Le Droit*. Et, non seulement ils sont invisibles dans notre société, mais ils le sont aussi sur nos écrans. C'est pour ça que j'ai voulu leur donner un corps, un visage et qu'on ne puisse pas s'en détourner. Pour qu'on voit à quel point ils sont ordinaires.»

Peu d'acteurs se sont présentés pour auditionner pour le rôle des clients qui, selon la réalisatrice, demande «un certain courage». Et il n'était pas non plus question de prendre n'importe qui. Donc après les auditions, Geneviève Albert les a rencontrés pour avoir «une discussion sur la prostitution».

Mais malgré ce passage au peigne fin, elle a appris, une fois le montage bouclé, qu'un des acteurs était «un vrai client de la prostitution». «Il n'était pas question qu'il se retrouve dans le film, par convictions, par respect pour Kelly (Depeault), par respect pour la prostituée qui se l'ait tapé comme client», martèle Geneviève Albert. Alors, l'équipe est retournée en montage pour retirer la scène.

Le film raconte l'histoire d'une adolescente de 15 ans qui vit dans un centre jeunesse depuis trois ans. Quand sa mère décide de ne plus la récupérer, Noémie, abandonnée, fugue. Elle retrouve son amie Léa (Emi Chicoine), une ancienne du

centre, qui l'introduit à une bande de délinquants. Elle tombe rapidement amoureuse de Zach (James-Edward Métayer), qui derrière ses airs amoureux n'est autre qu'un proxénète.

AMOUR PERVERS

Noémie dit oui, c'est sept années de travail où Geneviève Albert a fait des recherches, recueilli des témoignages, rencontré différents acteurs du milieu. Sept années, où elle a baigné dans cet univers parallèle, pourtant bien réel. En passant plusieurs mois dans un centre jeunesse,

la réalisatrice a entendu parler de «ces jeunes filles qui se faisaient recruter à même les centres pour se prostituer».

«La prostitution me touche depuis que je suis ado. C'est un sujet tellement fort pour moi qu'il s'est imposé naturellement pour mon premier long métrage de fiction», confie la réalisatrice qui s'est appuyée sur le témoignage de jeunes escortes et de survivantes de la prostitution pour écrire les rôles de Noémie et Léa.

Pour le personnage de Zach, la réalisatrice s'est inspirée «d'un jeune pimp de 17 ans», qui n'avait rien de l'image qu'on se fait d'un proxénète.

Un visage de plus en plus fréquent dans la prostitution, où la manipulation subtile a remplacé la violence physique.

«Il m'a raconté ouvertement toute son histoire. Et il m'a désarçonné. Il était super sympa, intelligent, charismatique. Il était aimable! C'est là que j'ai compris toute la perversité.»

KELLY DIT NON

Même si elle n'avait pas écrit le rôle de Noémie en pensant à Kelly Depeault, Geneviève Albert a été immédiatement conquise quand elle l'a vue dans *La Déesse des*

mouches à feu, film qui l'a consacrée Révélation de l'année au dernier Gala Québec Cinéma.

«J'ai vu tout le talent de cette jeune actrice qui a débarqué sur nos écrans comme un feu d'artifice, se souvient la réalisatrice. Je n'avais aucun doute que c'était elle, et seulement elle, qui pouvait porter ce rôle sur ses épaules. Elle est d'une justesse inouïe.»

Mais quand Kelly Depeault reçoit le manuscrit, elle refuse. Sa simple lecture l'a traumatisée. «C'était très détaillé, très clair. Et sans la vision de la réalisatrice, c'est assez lourd et intense, corporellement surtout»,





INCARNER LA PROSTITUTION

ANICÉE LEJEUNE
alejeune@ledroit.com

Si le choix de l'actrice qui se glisserait dans la peau de Noémie s'est imposé de lui-même pour la réalisatrice Geneviève Albert, trouver les acteurs qui allaient porter à l'écran Slim (Maxime Gibeault), Léa (Emi Chicoine) et Zach (James-Edward Métayer) a été un long processus.

«Dès que j'ai vu Maxime Gibeault en audition, je me suis dit qu'il sera [indétrônable] pour jouer Slim. Trouver Léa ça m'a pris du temps. Et pour chaque personnage, dès que j'avais quatre ou cinq

candidats, il y a eu des auditions mixtes pour voir la chimie avec Kelly», raconte Geneviève Albert.

Dénicher l'acteur qui incarnerait Zach, ce jeune *pimp* sympathique dont Noémie tomberait amoureuse n'a pas été facile. Mais en rencontrant James-Edward Métayer, qui avait peu d'expérience, la réalisatrice a été captivée par ce qu'il dégageait. «Il y avait quelque chose de jovial dans son visage, une candeur. Et comme je ne voulais pas tomber dans le stéréotype du "bad boy" qui joue le "pimp", il avait quelque chose qui ne s'invente pas.»

James-Edward Métayer, 23 ans, décroche donc son premier rôle au cinéma et interprète un jeune

proxénète. «Quand je jouais ce personnage, c'est venu me chercher. Mais c'est important de le montrer. Et, j'ai essayé de l'incarner du mieux que je pouvais», confie James-Edward Métayer.

Geneviève Albert avait une vision bien précise pour son premier film. Et pour être le plus proche de la réalité, la réalisatrice a beaucoup travaillé en amont du tournage avec les acteurs.

«Pour certaines scènes, elle nous racontait tout ce qui avait autour. On a regardé des vidéos, lu des articles. On a tellement été sensibilisés que ça nous a mis dans une bulle», explique Emi Chicoine (*Plan B, Embrasse-moi comme tu m'aimes*).

Si toutes les scènes étaient répétées et très encadrées, les acteurs ont tout de même pu y apposer leurs couleurs et leurs personnalités.

«On a eu beaucoup de répétitions où on a reformulé pour que ce soit plus jeune, plus *trash* avec des mots qu'on avait déjà entendus», se souvient Emi Chicoine.

«S'il n'y avait pas beaucoup de latitude dans l'intention, il y en avait beaucoup dans notre énergie, dans notre texte, ajoute Maxime Gibeault (*Il était une fois les boys*). Elle nous a fait confiance. On a eu beaucoup de liberté avec ce qu'on disait.»

Mais à l'instar de Kelly Depeault, les trois acteurs se sentaient parfois comme des imposteurs en interprétant ces personnages fictifs, mais qui pourtant hors du plateau sont réels.

«C'est sûr que les personnages ne sont pas *l'fun*, mais en même temps c'est notre *job*. Et le film n'est rien comparé à ce que ces filles vivent dans la vraie vie», lance Maxime Gibeault.

Les trois acteurs, qui partagent l'affiche de *Noémie dit oui*, s'accordent pour dire que ce projet est important pour sensibiliser et faire avancer la cause. «Si on s'en cache, on ne fera jamais les efforts nécessaires pour améliorer la situation», conclut James-Edward Métayer.

explique l'actrice de 19 ans.

Elle a accepté toutefois d'aller prendre un café avec la réalisatrice. «Elle m'a parlé de sa vision et de son désir de dénoncer la prostitution juvénile. Après notre rencontre, j'étais partante parce qu'elle voulait [axer son film] sur les hommes», raconte Kelly Depeault.

DÉNONCER LES CLIENTS

Même si elle a braqué sa caméra sur les clients, les montrant dans leur plus simple appareil, défilant impunément dans la coquette chambre d'hôtel du centre-ville

de Montréal, ils n'en restent pas moins en position de dominants. C'est d'ailleurs ce que veut dénoncer Geneviève Albert avec son film.

«La prostitution, c'est une relation de pouvoir et en tournant ma caméra vers les clients je veux qu'on se questionne sur cette relation de pouvoir. Que ça fasse évoluer les consciences individuellement et politiquement. [...] Il faut que le silence collectif cesse.»

Au Canada, l'âge moyen d'entrée à la prostitution se situe entre 14 et 15 ans. En plein milieu de l'adolescence. Une adolescence brisée à jamais, une vie gâchée par

des traumatismes physiques et psychologiques.

Impossible de rester assis devant *Noémie dit oui* impassible. De la tristesse à la compassion, du désespoir à la révolte, de l'indignation au dégoût, un raz de marée d'émotions déferle intérieurement. Alors on ne peine pas à imaginer combien Kelly Depeault a pu être ébranlée en se glissant dans la peau de Noémie.

MARQUÉE À JAMAIS

Bien consciente qu'elle n'a fait que son métier, la jeune actrice

garde néanmoins, un an après le tournage, des séquelles. Et elle a dû «se réapproprié [son] corps» et éprouve encore de la difficulté quand on la touche ou avec sa sexualité.

«Ça n'égalera jamais ce que vivent les prostituées. Mais en tournant une semaine, en costume, 14h par jour, avec juste des hommes, où tu comptes les coups, et que tu as l'émotion à mettre en plus [...] c'est facile, comme jeune femme d'imaginer, de se faire violer. Pendant le tournage, je faisais des cauchemars que je me faisais violer,

confie Kelly Depeault. Et mon inconscient a fait en sorte que j'ai cru que c'était vrai. Je ne suis pas encore revenue à 100 %.»

Un traumatisme qui était difficile à anticiper aussi pour Geneviève Albert. «Kelly a joué un rôle, elle était en sécurité. Alors, on peut imaginer à quel point la prostitution est violente et que tu ne sors pas de là indemne. Cette violence j'ai voulu la porter à l'écran pour qu'elle soit ressentie viscéralement par le public», insiste-t-elle.

Noémie dit oui est à l'affiche au cinéma.

MARTIN BROUSSEAU EXPOSE ENFIN SEUL À LA GALERIE D'ART DU PARC

DU MATHÉMATIQUE AU LUDIQUE



FRANÇOIS HOUDE

francois.houde@lenouvelliste.qc.ca

Jusqu'au 5 juin prochain, la Galerie d'art du Parc de Trois-Rivières présente trois expositions, chacune occupant un étage de l'édifice. Au premier, on peut admirer le travail du sculpteur trifluvien Martin Brousseau dans son exposition *Synopsis éclectique* alors qu'on présente *Semer*, de Claire Beaulieu, au second. Au dernier étage, on trouvera exposé le projet de fin d'études de trois finalistes au baccalauréat en arts visuels à l'UQTR : Andréa Gouéti, Virginie Guilbault et Ruoyu Li.

Intéressons-nous au travail du Trifluvien. Parce qu'il est d'ici, évidemment, mais également parce que malgré son nom familial aux oreilles des amateurs d'art, il n'en est, après près de 20 ans de pratique artistique, qu'à sa toute première exposition solo. Le résultat convainc facilement que c'est une lacune qu'il était plus que temps de corriger.

Martin Brousseau est un technicien reconnu dans le monde de la sculpture. Ses nombreuses collaborations avec plusieurs collègues dans le passé en témoignent. Ses œuvres d'aujourd'hui aussi. Il asservit le métal et le bois avec beaucoup de maîtrise pour les amener dans son univers qui emprunte à la géométrie, la science, mais aussi la nature dans un dessin qu'on peut qualifier de ludique, ce qui n'est en aucune façon péjoratif.

La démarche de création de l'artiste pour en arriver à la douzaine d'œuvres qui composent *Synopsis éclectique* n'a pas été un long fleuve tranquille. «J'avoue que cette offre d'une exposition solo m'a mis en danger. En tant qu'étudiant, j'avais développé une production personnelle mais j'ai mis ça de côté pour gagner ma vie, je dirais. La proposition de présenter mon exposition est venue quelque

part au début de la pandémie et j'ai mijoté ça jusque dans les tout premiers mois de cette année avant de plonger tête première dans la production. Ça m'a apporté beaucoup de satisfaction.»

L'artiste avoue un constant intérêt pour les mathématiques, la physique et en parallèle, les micro-organismes ainsi que les phénomènes qui se produisent à l'échelle de l'univers. «Pour résumer, je dirais que je suis fasciné par le micro et le macro. Les œuvres de cette exposition sont, pour plusieurs, inspirées d'un séjour en camping au parc du Bic où, avec mon garçon, on a beaucoup observé les cailloux, les mollusques, les algues sur le bord de l'eau.»

«Il y a dans l'exposition des œuvres que je qualifierais de plus techniques et d'autres où je me suis davantage laissé aller. J'aime la spontanéité du geste à laquelle on peut s'abandonner quand on sait qu'on a un bon bagage technique.» Les visiteurs remarqueront peut-être *Croc*, petite sculpture de métal installée sur un socle qui suggère un gros travail pour mater le métal et lui enlever toute fonction utilitaire. «C'est le genre d'œuvre qui demande de simplement jongler avec l'objet. C'est un bel exemple d'une pièce qui exigeait un certain travail technique mais que je ne voulais pas parfaite dans sa finition. Il est arrivé un moment où je préférerais avoir des soudures plus approximatives pour lui donner vie.»

L'œuvre qui la voisine, *Cosmos*, est d'une tout autre facture. Elle mise sur le contraste qu'impose sa grande dimension et sa conception plutôt mathématique qui rappellerait des phénomènes de grande ampleur comme les immenses champs magnétiques ceinturant notre planète. «C'est une œuvre dans laquelle je veux que les gens entrent physiquement pour être au centre de cette représentation du macro. C'est comme pénétrer à l'intérieur d'un diagramme de Venn. La forme a aussi quelque chose de féminin, d'où le titre qui nous ramène à la création. Par ailleurs,



je trouve intéressante l'idée de faire se côtoyer une grande œuvre et de petites pour jouer avec les perceptions.»

«Je ne peux pas dire qu'il y ait un sens très précis à donner à l'ensemble de l'exposition, admet le créateur. Je n'ai pas écrit de textes pour guider les spectateurs:

Accrochant son imagination à un solide bagage technique, le sculpteur trifluvien Martin Brousseau présente sa toute première exposition solo, *Synopsis éclectique*, à la Galerie d'art du Parc. —PHOTO: FONTAINE LERICHE.



«Il y a dans l'exposition des œuvres que je qualifierais de plus techniques et d'autres où je me suis davantage laissé aller. J'aime la spontanéité du geste à laquelle on peut s'abandonner quand on sait qu'on a un bon bagage technique.»

— Martin Brousseau

n'y a qu'un pas que franchit une imagination buissonnière.

L'excellente nouvelle derrière *Synopsis éclectique*, c'est que Martin Brousseau a trouvé libératrice et stimulante la démarche de création. «J'ai beaucoup aimé revivre le processus qui implique de partir d'une idée pour aller à l'intention. Ça me remet dans le bain de la création et je vois cette exposition comme un tremplin. Créer un objet m'en suggère dix ou vingt autres à faire. J'ai envie de monter d'autres expositions, explorer plus profondément ma créativité. C'est un processus très satisfaisant.»

La visite de cette exposition au Manoir de Tonnancourt devrait inciter les curieux à monter aux étages supérieurs pour aborder le travail multidisciplinaire de Claire Beaulieu qui s'exprime tout en finesse. Une autre approche, un autre esprit tout à fait intéressant.

Par ailleurs, pour avoir une idée de ce que nous réserve la relève, osez grimper un étage de plus pour découvrir le travail assez inspiré des finissants de l'UQTR.

Les trois expositions sont présentées jusqu'au 5 juin. La galerie est ouverte du mardi au dimanche de 12 h à 17 h. L'entrée est toujours gratuite.

je voulais que les œuvres se répondent mais que les visiteurs soient libres de les interpréter comme ils le souhaitent.»

Parlant d'œuvres qui dialoguent, une série à dominance géométrique dans la première salle donne une bonne idée de la personnalité artistique de

Martin Brousseau qui allie le travail minutieux du métal et du bois pour créer des pièces aussi cartésiennes que frivoles. «Il y a certainement un côté ludique. Je souhaite que ça entraîne les spectateurs ailleurs. L'œuvre intitulée *Reflex* en est un exemple: de loin, c'est une structure au

design épuré dominé par le bois. En s'approchant pour regarder à l'intérieur, on découvre une surface réfléchissante qui déforme l'image et la perspective. On peut plonger là-dedans et y découvrir un autre monde.» On notera aussi dans la série géométrique le jeu éclaté des ombres qui donne une

autre personnalité aux sculptures.

La dernière salle propose deux œuvres qui illustrent parfaitement la démarche du sculpteur qui consiste à utiliser des objets purement utilitaires pour leur conférer une nouvelle identité et, dans ce cas-ci, aérienne. De collets de tuyaux en métal à nuage, il

MARTHA WAINWRIGHT

UNE PLUME LIBRE ET INSOUMISE

ÉMILIE CÔTÉ

La Presse

Ce fut un beau moment d'assister à la première vraie rencontre entre Martha Wainwright et Fanny Britt. La première vient de sortir son autobiographie *Stories I Might Regret Telling You*, et la deuxième en a assuré la traduction en français (*Rien de grave n'est encore arrivé*, qui sort ce mardi). Entrevue sur la conciliation femme-travail-famille.

Quand Martha Wainwright se fait dire qu'elle dévoile peut-être trop de détails intimes dans son autobiographie, elle répond : «Je parle de ce que vivent beaucoup de femmes.»

Après avoir été décrite comme «la fille de» et «la sœur de», Martha Wainwright est devenue «une artiste mère». Et elle rappelle qu'il y a encore beaucoup de chemin à faire pour changer certaines mentalités.

Pendant son divorce, un juge lui a déjà reproché de monter sur scène tard le soir. «Il m'a dit : "Tu travailles la nuit." Est-ce bon pour des enfants? C'était tellement choquant pour moi.»

Le rock rime souvent avec excès et célébrité. Dans son livre, Martha Wainwright raconte ses virées à New York avec des fils de stars de la musique, dont Sean Lennon, Chris Stills et Harper Simon, et elle relate même avoir trouvé sa future bague de mariage par mégarde dans son appartement en cherchant sa réserve de substances illicites.

S'il y a une bonne dose de sexe, drogue et rock'n'roll dans *Stories I Might Regret Telling You*, c'est avant tout un poignant témoignage sur la conciliation femme-travail-famille.

Quand on fait partie de la dynastie McGarrigle-Wainwright, disons que l'on fait référence à la famille

au sens large, avec tout l'amour, les conflits, les deuils et la pression que cela implique.

La ramener toujours à sa famille? «J'ai contribué au mythe», confesse en entrevue Martha Wainwright avec la même qualité que l'on retrouve dans son livre, soit celle d'exposer ses contradictions avec authenticité.

Au-delà de toutes les anecdotes et expériences fascinantes vécues par Martha Wainwright, la force de son autobiographie réside dans sa plume insoumise. Que ce soit quand elle décrit un épisode violent avec sa mère ou quand elle confie d'emblée à la première page du livre que son père voulait que Kate se fasse avorter quand elle était enceinte d'elle.

Martha Wainwright souligne qu'elle a amorcé l'écriture de ses

mémoires avec un mari (et leur bébé), mais que les choses se sont gâtées par la suite. Cela a marqué l'écriture du livre — il est beaucoup question de son divorce houleux avec Brad Albetta — et cela explique la deuxième partie, plus émotive.

«Le grand défi pour moi était de raconter plein d'histoires en une seule. Quand j'ai commencé, j'avais plusieurs voix en moi : *the funny weirdo*, la voix sérieuse... Je devais trouver la voix de l'autrice. Je l'ai trouvée en réécrivant et réécrivant.»

Était-elle préoccupée par les répercussions que pourrait avoir son livre? «Je ne pense jamais aux réactions des gens», dit-elle.

À la fin, elle a lancé à son éditeur : «*Just do it, I don't care. I'm done.*» «Il faut assumer les choses et regarder vers l'avenir.»

UNE ÉCRITURE VIVE

«Connard», écrit Martha Wainwright au sujet du critique qui a écrit en 2010 qu'elle n'aurait peut-être jamais la plume de son père ou de son frère.

Nous sommes alors à la quelque 200^e page du livre, à la suite d'un spectacle que Martha Wainwright a donné au Jazz Cafe, à Londres, alors qu'elle vit quelque chose d'incommensurable : elle a accouché d'un fils prématuré en Angleterre, tandis que sa mère, souffrant d'un cancer, est en fin de vie à Montréal. Les médecins ne permettent toujours pas au bébé de prendre l'avion.

Elle devra alors faire le deuil de ce qu'elle aura vécu au moins une fois. «Ma joie d'être mère en compagnie de ma mère», écrit-elle.

Martha Wainwright a toujours

voulu des enfants. Dans le livre, elle insiste sur le fait qu'il y a peu de mères modèles en musique. «Pour moi, c'était ma mère et ma tante, mais Kate et Anna ont dû travailler moins pour s'occuper de leurs enfants.»

Au fil de notre lecture, on apprend que Martha Wainwright a refusé d'être la choriste de Leonard Cohen. Si on s'attend à croiser des noms comme Mark Ronson, Emmylou Harris, Linda Ronstadt ou feu Hal Willner, on s'attend moins à ceux de Robert Plant et Jimmy Fallon, qui a séjourné au Motel des Pentes de Saint-Sauveur lors du mariage de Martha Wainwright.

Il y a beaucoup d'humour dans le *name-dropping* de cette dernière. Nous avons ressenti la même envie qu'à la lecture de *Just Kids* de Patti





Smith. Une envie se résumant à : «J'aurais voulu être là.»

TOURNÉE VERS L'AVANT

À un moment du livre, Martha confie s'être sentie souvent «moyenne dans tout». Se sent-elle encore ainsi après la sortie de son livre, dont les critiques sont élogieuses?

«Je me sens bien juste d'avoir fini le livre après sept ans. Je parle de choses assez difficiles, donc c'était toujours dans mon esprit. Cela remet un peu tout ce que je raconte dans le passé : d'être dans l'ombre de ma famille, ou du moins de le penser, la mort de ma mère, la relation avec mon père...»

«I had to get rid of the story and make room for my new family, dit-elle en anglais. Mes enfants, mon compagnon, ici...»

Ici, c'est Ursa, la salle de spectacle (mais aussi le café et centre communautaire) qu'elle a ouvert sur l'avenue du Parc dans le Mile End, où nous l'avons rencontrée par un matin enneigé d'avril (deux jours après voir vu des photos d'elle et de son frère Rufus à Montauk pour Pâques).

Si Martha Wainwright cite les noms de Lou Reed et Pete Townshend dans son livre, elle énumère aussi ceux de Patrick Watson, Elisapie, Ariane Moffatt et celui de sa grande amie Ariel Engle (de La Force). Et en entrevue, elle vante le talent d'artistes qui se sont produits chez Ursa, dont Anaïs Constantin, ainsi que les groupes Night Lunch, Bon Enfant et Choses sauvages.

On a alors l'impression d'assister à la rencontre de deux univers. Martha Wainwright fait un pont incroyable entre le monde et la



scène québécoise. Cet été, elle se produira un peu partout au Québec, dont au Festif de Baie-Saint-Paul et au Festival de la chanson de Tadoussac.

QUI DE MIEUX QUE FANNY BRITT POUR LA TRADUCTION?

«C'est un vrai cadeau du ciel», lance-t-elle.

Fanny Britt a souvent parlé de Martha Wainwright à la radio. Elle a même déjà dit qu'elle rêvait de traduire ses mots. Quand Québec-Amérique lui a demandé — pas plus tard que l'automne dernier — d'assurer la traduction en français de *Stories I Might Regret Telling You*, elle a remercié le ciel malgré le très court délai.

Fanny Britt a été élevée avec la musique des Sœurs McGarrigle. «C'est une grande part de ma mémoire affective.»

Plus tard, elle a été séduite par le mélange «de férocité et de fragilité» de Martha Wainwright en solo.

Fanny Britt avait 27 ans quand elle s'est séparée du père de son premier enfant. Elle se trouvait trop jeune pour vivre une telle épreuve. «Les chansons de Martha libéraient et légitimaient ma colère. J'ai tellement écouté *Ball & Chain*.»

Après avoir interviewé Fanny Britt, et avant de rencontrer Martha Wainwright, nous avons assisté à la première rencontre entre les deux femmes. «En fait, je l'avais déjà rencontrée après un *show*, mais j'étais tellement *starstruck* que j'ai perdu tous mes moyens», a raconté Fanny Britt.

1 Martha Wainwright vient de lancer son autobiographie *Rien de grave n'est encore arrivé (Stories I Might Regret Telling You)*. — PHOTOS

LA PRESSE, PHILIPPE BOIVIN

2 Martha Wainwright en compagnie de la traductrice de son livre en français, Fanny Britt

sur la garde partagée. «La franchise par rapport à ton père et ta mère nous fait du bien. Cela nous réconcilie avec nos familles», lui a dit Fanny Britt.

Quand nous avons quitté Ursa, Martha Wainwright n'avait pas encore dit à Fanny Britt qu'elle a beaucoup lu le livre *Jane, The Fox and Me* à ses enfants. Et souvent, qu'elle n'a pu s'empêcher de verser une larme.

Dans la version anglaise du livre de Fanny Britt *Jane, le renard et moi*, on parle de la musique des Sœurs McGarrigle.

Pas de doute : Fanny Britt était celle qui devait traduire *Stories I Might Regret Telling You*. Pour avoir lu le livre dans les deux langues, sa traduction... rock!

Concert sous les chandelles
Avec l'Ensemble "Ambitus"

VIVALDI

LES QUATRE SAISONS

ET LES PLUS BELLES MUSIQUES DE FILMS

Aussi :
Un Grand Medley Elvis Presley, l'Ouverture Guillaume Tell
Et le Fameux Czardas de Monti !

TROIS-RIVIÈRES

Samedi, 7 mai à 20h

Cathédrale de Trois-Rivières: 362, rue Bonaventure

Réservation sur le site:
concertchandelle.com
ou pour Info: **514 774-9148** admission: 35\$ à la porte argent comptant

La diversité à la télé, un atout, pas un obstacle

**RICHARD
THERRIEN**

CHRONIQUE

rtherrien@lesoleil.com



La télé s'ouvre à la diversité sous nos yeux. Lentement mais sûrement. Pas toujours habilement, mais au moins, on avance.

C'est l'un des sujets qui animent l'industrie de la télévision en ce moment; on en a fait l'objet d'un panel au congrès annuel de l'Association québécoise de la production médiatique (AQPM), animé mercredi par Yolande James.

L'ancienne ministre libérale a été nommée en juin dernier directrice générale de la diversité et de l'inclusion à Radio-Canada.

Après deux ans d'interruption, le congrès particulièrement couru cette année a lieu les 27 et 28 avril au Hilton Lac-Leamy à Gatineau, avec comme grand thème «Repenser l'avenir».

Freinée dans son élan par la pandémie, l'industrie de la télévision cherche désespérément des moyens de retenir le public de plus en plus volatil, envoûté par le chant des sirènes des services de vidéo en ligne.

Intéresser toutes les couches de la population dans toute sa diversité en la reflétant fidèlement à l'écran est l'un des moyens d'y parvenir.

Savoir s'y prendre est un art.

Il n'y a rien de moins subtil que de voir soudainement surgir un tas de personnages secondaires issus de la diversité dans une série de manière artificielle.

Comme si un producteur ou un diffuseur venait de se réveiller à la dernière minute avec l'intention de remplir un mandat. De cocher des cases.

«Le public n'est pas dupe», affirme la directrice du développement et productrice Sarah Chatelain, participante du panel. Dans bien des cas, «l'inclusion est arrivée à l'étape Y du projet alors qu'on aurait dû y penser dès le début, à la création», insiste-t-elle.

Le réflexe n'est pas encore naturel. Entre autres parce que l'industrie est encore monochrome.

«Quand on se regarde entre nous aujourd'hui, on ne peut pas dire qu'on est un modèle en terme de diversité», poursuit Sarah Chatelain, en ciblant sa propre industrie.

Car la diversité n'est pas nécessaire que devant la lentille, elle l'est aussi derrière. «Quand on dit qu'on veut être le reflet de la société, c'est dans ce qu'on voit à l'écran, mais aussi dans tout ce qu'on fait, de la réceptionniste à la présidente», m'a expliqué Yolande James après le panel, parlant précisément du diffuseur public.

De son côté, Sarah Chatelain réclame notamment plus de moyens pour dénicher les perles rares, multiplier les stages sur les plateaux. Leur faire de la place, quoi.

D'origine haïtienne, Anderson Jean, qui avait somme toute peu d'expérience comme scénariste et réalisateur, a eu l'opportunité de faire partie de l'équipe d'auteurs de la série jeunesse *Le pacte*, produite chez KOTV et actuellement diffusée à Télé-Québec.

Et non, on ne l'a pas engagé uniquement pour refléter la diversité dans le scénario, mais parce qu'il est un auteur compétent, point.

Anderson Jean, qui est le fils du comédien Fayolle Jean et le frère de Fayolle Jean Jr., aussi acteur, se dit convaincu que le public est prêt depuis longtemps à voir une télé encore plus inclusive, comme il n'a aucun malaise à voir des vedettes noires comme Denzel Washington au cinéma depuis des lunes.

L'inclusion ne doit surtout pas être considérée comme un boulet, mais comme un atout. «Il faut comprendre que ça prend un investissement, mais qu'il y aura un retour sur cet investissement. Au bout de l'affaire, ça va donner un produit excellent qui va rayonner. Il faut voir le potentiel de ce qu'on peut faire», croit Yolande James.

Elle voit dans la pénurie de main-d'œuvre une opportunité d'inclusion pour de potentiels techniciens, auteurs, réalisateurs issus de la diversité.



L'ancienne ministre libérale Yolande James a été nommée en juin dernier directrice générale de la diversité et de l'inclusion à Radio-Canada. — PHOTO MYRIAM BARIL-TESSIER

Marysol Charbonneau, directrice des contenus jeunesse et famille de Télé-Québec, qui était partie prenante de la nouvelle mouture plus inclusive de *Passe-Partout*, constate que la télé jeunesse a plus de facilité à s'adapter.

Il n'y a rien de moins subtil que de voir surgir un tas de personnages secondaires issus de la diversité de manière artificielle

«Les enfants nous tirent vers ça. On ne peut pas aller contre la démographie et la réalité, sinon, on restera seul sur notre île déserte.»

Pensons-y : c'est quand même incroyable qu'il n'y ait pas plus de rôles-titres attribués à des personnes issues de la diversité. Il y a bien eu *Jasmine*, la policière noire en 1996 (!), plus récemment *MED*, personnage

né d'une mère arabe et d'un père québécois joué par Mehdi Bousaidan, *Cover Girl*, sur l'univers des dragqueens. Mais encore?

Tous les membres du panel disent se donner droit à l'erreur quand ils abordent la question de

l'inclusion : mieux valent l'authenticité et les maladresses que rien du tout.

«Même plein de bonnes intentions, on peut se mettre à

reproduire certains clichés et passer à côté de la cible. Ce n'est pas tout d'inclure des personnages, il faut aller à leur rencontre en amont», explique l'autrice et productrice Marie-Hélène Lebeau-Taschereau.

Dans son nouveau rôle à Radio-Canada, Yolande James est consciente qu'elle doit jongler avec des enjeux délicats.

«C'est sensible parce que les gens ont peur de perdre quelque chose. Je préfère parler d'inclusion que de diversité.

«Quand les gens entendent diversité, ils ont parfois l'impression qu'ils ne font pas partie du clan. Mais le mot inclusion implique que tout le monde a une place à la table. On ne tasse pas qui que ce soit.»



Jordane a toujours été sensible à la force et à la fragilité de la nature. Son nouvel opus est d'ailleurs rempli de références à celle-ci. — PHOTO LE SOLEIL, PATRICE LAROCHE

JORDANE

PUISSANCE ET VULNÉRABILITÉ DE LA REINE DE PAPIER

VALÉRIE MARCOUX
vmarcoux@lesoleil.com

Le ciel est gris et la pluie menace de tomber à tout moment quand le photographe du Soleil arrive au domicile de Jordane sur l'île d'Orléans. L'artiste qui s'est fait connaître à *La Voix* est satisfaite du décor. Il évoque bien la puissance de la nature qu'elle associe à celle des femmes dans son nouvel album, *Reine de papier*.

Originaire des Escoumins, Jordane y réside depuis un an.

«La proximité du fleuve est quelque chose qui me manquait beaucoup depuis que j'habitais à Québec», admet l'autrice-compositrice-interprète.

En plus d'être entouré par les eaux du Saint-Laurent, son nouveau domicile lui permet d'être plus autosuffisante par rapport à son alimentation. «On s'est

lancé à fond dans ce projet. On fait pousser des légumes, des champignons, des animaux; c'est une belle place pour faire ça», affirme l'artiste qui partage l'aventure avec son copain et sa belle-famille.

Jordane a toujours été sensible à la force et à la fragilité de la nature. Son nouvel opus est d'ailleurs rempli de références à celle-ci. Elle invoque la puissance des volcans, du vent et de la montagne pour déclencher une tempête d'émotions. Au cœur de cet ouragan, la chanteuse aborde avec vulnérabilité des thèmes et des enjeux notamment féminins, dont plusieurs en lien avec le corps.

«Le fait que la nature soit si forte et en même temps fragile, il y a quelque chose pour moi qui est très proche de la féminité», explique-t-elle.

C'est d'ailleurs cette dualité qu'elle avait en tête en intitulant

son deuxième album *Reine de papier*.

Ce titre évoque également que Jordane était la seule aux commandes de son projet. «Non seulement au niveau de la création, mais aussi au niveau entrepreneurial. C'est un autre pas pour moi dans l'industrie de la musique», précise-t-elle fièrement.

Souveraine, elle a choisi de s'entourer d'une équipe hautement féminisée.

Selon son expérience, il est plus commun d'être la seule femme dans un groupe de musiciens que l'inverse. En travaillant avec Éléonore Pitre (guitares acoustique et électrique), Béatrix Méthé (chœurs), Camille Gélinas (piano, synthétiseurs) et Fabienne Gilbert (basse électrique, basse Moog), l'artiste agit concrètement pour renverser cette tendance et encourager la solidarité féminine.

«On est toutes, un peu, des

minorités qui se retrouvent. Toutes ces femmes ont vécu énormément de situations où elles étaient la seule femme à jouer avec une gang de gars. Il y a quelque chose qui est bien agréable dans le fait de se reconnaître et de se retrouver», souligne Jordane.

L'autrice-compositrice-interprète a également invité Caroline Savoie à chanter avec elle dans sa Forêt vierge. Il s'agit de la première collaboration sur un de ses disques.

UNE REINE EN SON ROYAUME

Pour l'enregistrement, Jordane a convié tous ses complices chez elle, sur l'île d'Orléans, dans son salon transformé en studio pour dix jours. «Il y avait des fils partout, c'était vraiment intense, mais très *l'fun*», raconte-t-elle.

En son royaume, l'artiste s'est

sentie assez à l'aise et libre pour donner vie à ses textes sensibles aux allures de confidences. «Ça amène quelque chose de différent d'avoir autant de femmes dans le processus. C'est un cercle dans lequel je me sens super bien», affirme la chanteuse.

C'est également dans ce lieu qu'elle a réapprivoisé le piano sur lequel elle a composé les mélodies de ses 11 nouvelles chansons. «J'en jouais un peu quand j'étais très petite, mais je n'avais jamais peaufiné mon apprentissage du piano jusqu'à cette année», explique-t-elle.

Il en découle un style moins folk, qu'on pourrait plutôt qualifier d'*indie pop*. «Avant, les compositions ne se faisaient pas nécessairement au piano et je pense que quand la composition part de la guitare, le son est plus folk», observe-t-elle.

Cette tendance culmine à la fin de l'album avec *Appels manqués*. «Elle est vraiment pop! Honnêtement, c'est la plus *l'fun* à jouer», indique-t-elle.

«C'est vraiment le réalisateur Colin Savoie-Levac qui a proposé une version quasiment funk-disco. Je suis directement tombée en amour avec sa version. Il a beaucoup accéléré le tempo et ça amène complètement une autre interprétation», ajoute Jordane qui a hâte de monter sur scène pour partager une musique plus à son image que jamais.

«Ça amène quelque chose de différent d'avoir autant de femmes dans le processus. C'est un cercle dans lequel je me sens super bien»

— Jordane

MUSIQUE DE STÉFANIE TREMBLAY

L'ADOLESCENCE PUNK

DANIEL CÔTÉ

Le Quotidien

Plonger. C'est ce que fait l'adolescente aux contours flous qui apparaît sur la couverture de *Musique*, de Stéfanie Tremblay. Cheveux soulevés par le déplacement de l'air, elle va s'enfoncer dans ce récit poétique, celui d'une Jonquiéroise attirée très tôt par la scène punk.

Le verbe *plonger* s'applique tout aussi bien à cet engouement qui, à vrai dire, ne s'est jamais attiédi chez Stéfanie Tremblay. Si le désir de se laisser avaler, malaxer, brasser dans un *mosh pit* est devenu moins pressant au fil des ans, l'autrice continue d'enrichir sa collection de vinyles et de cassettes aux accents punk, tout en suivant le destin de ses anciens héros. Ceux, à tout le moins, qui sont toujours de ce monde.

« J'aime particulièrement le punk français, des groupes comme Les Wampas, La Souris Déglinguée, les Garçons Bouchers, Bérurier Noir et Parabellum. Je trouve que dans leurs textes, il y avait une belle poésie, une certaine rigueur dans la forme. »

Plus près physiquement, il y avait les musiciens qui animaient la scène locale au tournant du millénaire. Eux et les adolescents qui dansaient sur leurs compositions formaient une communauté tissée serrée. Entrer dans cette constellation n'était pas simple, cependant. Surtout pour une fille qui ne jouait d'aucun instrument et qui n'avait pas l'âme d'une chanteuse.

« Dans le livre, je décris ma première expérience de *mosh pit*, à l'occasion du festival Polliwog. J'avais trouvé ça stressant, mais ça fait partie de l'expérience d'un concert, même si ce n'est pas toujours sécuritaire, reconnaît l'autrice. J'en ai mangé, des coups de poing. »

NAISSANCE D'UNE VOCATION

Une autre stratégie pour « faire partie de la *gang* » fut de prendre des photos pendant et après les spectacles. Comme ça se passait dans l'ancien temps, celui de la pellicule qu'on faisait développer à la pharmacie, l'adolescente montrait ses images deux ou trois semaines plus tard. « Tout le monde voulait les voir », se souvient Stéfanie

Tremblay.

Ce qu'elle ne pouvait anticiper, c'est que ce hobby déterminerait son choix de carrière, centré sur les arts visuels. C'est d'ailleurs une exposition présentée à Québec qui a donné naissance au texte que la Peuplade vient de publier. Il accompagnait une sélection de 200 photographies tirées de sa collection punk, qui en comprend 2000.

« Ce que j'ai trouvé *tripant*, c'est le travail réalisé avec les collègues de la maison d'édition. On a enlevé des trucs. J'en ai rajouté. On a aussi regroupé des photos dans des pages roses, comme celles des fanzines que vendait le poète Frank Laliberté, se remémore Stéfanie Tremblay. La première fois que j'en ai acheté un, c'était à un concert de WD-40. Ça avait été une révélation. Après, moi aussi, j'en ai fait. »



Récit poétique centré sur la scène punk, *Musique* témoigne de l'attachement de Stéfanie Tremblay envers cette communauté où elle a su trouver sa place. — PHOTO LE PROGRÈS, JEANNOT LÉVESQUE

Avant *Musique*, il y a eu les chansons du groupe français Les Wampas, chères au cœur de Stéfanie Tremblay, ainsi que le livre *Sels de bain* où, déjà, la scène punk montrait le bout de son nez. — PHOTO LE PROGRÈS, JEANNOT LÉVESQUE

D'AMOUR ET D'AMITIÉ

Dans *Musique*, il y a quelque chose de ce côté *lousse*, spontané, des fanzines. On y trouve des textes épousant la forme de récits et d'autres, très courts, tenant parfois à l'intérieur d'une phrase. La langue est crue, bien sûr, mais ce serait une erreur de se laisser obnubiler par le versant glauque de la mouvance punk.

« Mon livre est triste à 10 pour cent seulement. À la base, c'est un livre d'amour et d'amitié. L'amour des autres et de la musique. L'amour adolescent qui prend toute la place. Il n'y a rien de laid, là-dedans. Juste de la beauté et de la poésie. »

— Stéfanie Tremblay

« Mon livre est triste à 10 pour cent seulement. À la base, c'est un livre d'amour et d'amitié. L'amour des autres et de la musique. L'amour adolescent qui prend toute la place. Il n'y a rien de laid, là-dedans. Juste de la beauté et de la poésie », assure Stéfanie Tremblay, qui se dit excitée à l'idée d'être publiée par une maison d'édition reconnue. C'était son plus grand rêve et comme il lui reste plein d'expériences à évoquer, *Musique* pourrait devenir le point d'ancrage d'une trilogie.

Couvrant les années 2005 à 2012, son deuxième récit poétique sera prêt à la fin de 2023. Il s'appellera *Drogue* et pourrait être jumelé à un album de chansons originales. « Quand j'aurai fini le troisième livre, je serai enfin une adulte », lance l'autrice en souriant.

LES MÈRES, FIGURES PUNK MÉCONNUES

Quand elle s'est initiée à la musique punk, Stéfanie Tremblay était trop jeune pour prendre conscience de la dimension politique du mouvement. Le ressentiment qu'affichaient les jeunes issus des classes laborieuses, pour qui l'avenir semblait irrémédiablement bouché, l'adolescente n'était pas outillée pour le comprendre.

« Je trouvais ça beau, un écorché qui s'exprimait de cette façon. Un musicien ou un membre du public. J'étais impressionnée. Je voulais être ça,

mais la réalité dans laquelle je vivais était différente, soulignait-elle. Je venais d'un milieu à l'aise, sans être riche. Quand on rentrait chez nous, il y avait de la soupe faite par ma mère. On était aimés, ce qui n'était pas le cas de tout le monde. »

Dans le livre *Musique*, l'autrice revient plusieurs fois sur le rôle des mères, en lien avec la scène punk. Elles étaient nombreuses à montrer plus que de la tolérance, une véritable ouverture face aux choix effectués par leurs enfants.

« Dans le punk, la figure de la mère était importante, très présente », confirme Stéfanie Tremblay. Quand des jeunes assistaient aux pratiques des groupes locaux, par exemple, il n'était pas rare que la mère de l'un des musiciens vienne offrir des crustilles.

Quant aux lieux où se vivait la musique, ils ne se trouvaient pas toujours où on les imaginerait. Les pratiques se déroulaient fréquemment dans les parcs industriels, là où on pouvait libérer des tonnes de

décibels sans déranger personne. C'est là que les musiciens et leur entourage passaient le plus clair de leurs fins de semaine.

« En ce qui touche les spectacles, ça se passait beaucoup dans les salles communautaires et les sous-sols d'église. J'ai fonctionné comme ça de 13 à 30 ans, soit jusqu'au moment où les musiciens ont commencé à avoir des enfants », relate Stéfanie Tremblay d'un ton amusé. DANIEL CÔTÉ, LE QUOTIDIEN



PARTI COURIR, LE LIVRE QUE GUY MÉNARD N'A PAS VU VENIR

DANIEL CÔTÉ
Le Quotidien

SAGUENAY — Toute sa vie, Guy Ménard a gagné sa croûte en écrivant. Après avoir rédigé des textes journalistiques pour la station de radio CJMT de Chicoutimi, le sexagénaire originaire de Chambord, au Lac-Saint-Jean, a pondu des

communiqués de presse et des documents de travail pour les firmes Alcan et Olympe. Même à la retraite, le besoin de produire des textes spontanément, en abordant des thèmes de son choix, ne s'était guère manifesté. Il aura fallu une pandémie, ainsi que le déclin offert par la course à pied, pour que naissent des chroniques au rayonnement imprévu.

Elles ont pour titre *Parti courir* et c'est également celui du livre dans lequel 77 vignettes ont été rassemblées. Diffusées entre le 18 mars 2020 et le 25 octobre 2021, sur la page Facebook de l'auteur, puis sur le site internet de Courir Québec, elles ont invariablement la course comme point de départ. Entre cette prémisse et la ligne d'arrivée, cependant, on voit se déployer un

C'est en faisant de la course à pied que Guy Ménard a eu le goût de rédiger les chroniques contenues dans le livre *Parti courir*. Très tôt, cependant, cet homme féru de musique, de politique américaine, d'histoire et de vieilles voitures anglaises a exploré d'autres thèmes. — PHOTO FOURNIE, CAROLINE BERGERON

monde où cohabitent de grandes idées et de petites joies, ainsi que des souvenirs anciens et récents. Un monde qui n'appartient qu'à Guy Ménard, mais dans lequel il est facile de se reconnaître.

« J'ai commencé lorsque le premier ministre François Legault a annoncé que le Québec était sur pause, a-t-il raconté lors d'une entrevue téléphonique accordée au *Progrès*. Voyant que je ne pouvais plus jouer au hockey ni faire du *spinning*, je me suis retrouvé en surplus de gaz. J'ai donc décidé de faire de la course dans mon quartier et dès ma première sortie, j'ai remarqué que les gens que je croisais semblaient sous le choc. L'inquiétude se lisait sur leur visage, ce qui m'a poussé à écrire un statut sur ma page Facebook. »

Dès sa deuxième chronique, inspirée par une affiche sur laquelle étaient inscrits les mots Maman et Papa, accompagnés d'un cœur et de deux X, son nouveau passe-temps a généré un surcroît de notoriété. Le fait que ce message était adressé à des personnes vivant dans une résidence pour aînés, à un moment où celles-ci étaient sous l'emprise d'un confinement strict, a touché le chroniqueur Patrick Lagacé. On devine la suite. Forte progression du lectorat, accompagnée du sentiment, chez l'auteur, que ces chroniques avaient peut-être un avenir.

THÈMES VARIÉS

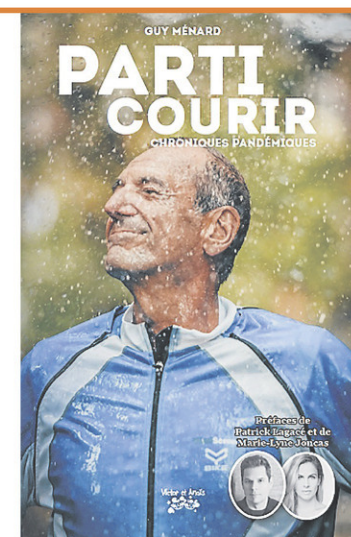
La forme n'a guère bougé depuis. C'est toujours 600 mots et les deux premiers restent les mêmes. En revanche, les thèmes se sont de plus en plus éloignés du monde de la course. Il vint de l'expression Huit barré rencontrée dans une chanson de Daran à la disparition d'un gros arbre, en passant par le comportement baveux des écureuils et l'acquisition d'Elton, la rutilante Triumph Spitfire de couleur jaune que l'auteur aime conduire dans les rues de Chambly, sa communauté d'adoption. Bref, c'est comme si on entrait dans le cerveau de quelqu'un, à son invitation.

« C'est devenu une plateforme pour parler de toutes sortes de choses et ce que j'ai constaté, c'est qu'on ne sait jamais ce qui

va résonner chez les gens », fait observer Guy Ménard. Il en veut pour preuve sa chronique rendant hommage à un illustre inconnu, Marius Sauvageau. C'est le nom que porte le centre sportif de Chambord, celui d'un bénévole qui préférerait rendre service, plutôt que de chercher la lumière. Un autre texte qui a touché une corde sensible est celui où l'auteur évoque la notion de cadeau en décrivant sa relation de longue durée avec un ours en peluche.

L'ironie est que malgré la qualité des textes, leur ton si convivial, même dans les mauvais jours, il aura fallu que sa fille, l'animatrice Marie-Lyne Joncas, lui fasse cadeau d'un livre rassemblant ses 40 premières chroniques pour allumer une cloche chez lui. « C'est là que je me suis dit qu'il y avait peut-être un livre dans ça, à la condition que ce projet soit au service d'une cause et que tous s'y engagent à titre bénévole », rapporte Guy Ménard. Puisqu'il a été traité avec succès pour un myélome multiple, il y a cinq ans, les profits iront à la Chaire Myélome Canada de l'Hôpital Maisonneuve Rosemont.

C'est dans cette institution qui a été lancé *Parti courir* le 26 avril. Pour se procurer le livre, qui n'est disponible qu'en version électronique, il suffit de contacter la maison d'édition Victor et Anaïs à l'adresse www.victoretanais.com. « Ce serait bien de se rendre à 1000 exemplaires. Après, on verra s'il sera possible de sortir une édition papier. J'espère aussi que je pourrai organiser des lancements à Chambord et Roberval, vu que je parle de ces municipalités dans mes chroniques, laisse-entrevue Guy Ménard. Peut-être que d'ici au début de l'été, ça va fonctionner. »



Dans le livre *Parti courir*, on retrouve les 77 premières chroniques écrites par Guy Ménard, au fil de la pandémie. Les profits découlant de la vente de ce recueil seront versés à la Chaire Myélome Canada de l'Hôpital Maisonneuve Rosemont.

— PHOTO FOURNIE

BENOÎT CÔTÉ

UNE UCHRONIE QUÉBÉCOISE

LÉA HARVEY

lharvey@lesoleil.com

À quoi ressemblerait un Québec souverain? Cette question, Benoît Côté se l'est posée bien souvent depuis 1995. Avec *Vies parallèles*, l'auteur originaire de Saint-Hyacinthe plante le décor de la République du Québec au cœur d'une mise en abyme : son protagoniste, Benoît Côté, citoyen fictif d'un Québec indépendant, doit quant à lui imaginer un Québec qui se serait dit non au dernier référendum. Entretien.

Q Comment le projet est arrivé dans tes cartons?

R En fait, c'est une idée que j'avais en tête depuis longtemps, mais que je n'osais pas faire parce que je trouvais ça presque évident comme concept.

Quand le 25^e anniversaire du deuxième référendum s'est approché, j'ai finalement décidé de l'écrire.

C'est une question que je porte depuis longtemps. Le deuxième référendum a eu lieu quand j'avais 14 ans. Toute ma vie adulte, c'est une interrogation qui m'a suivie : quelle vie j'aurais eue si le Québec avait été différent?

[...] Moi, ça a toujours été comme une petite fantaisie que j'avais en tête. [...] Et j'ai eu ce flash des funérailles de Dédé Fortin. J'avais besoin d'un événement qui synthétiserait toute la différence avec un Québec souverain. Je me suis dit que Dédé Fortin serait encore vivant.

Q Comment as-tu abordé l'écriture de *Vies parallèles*? Plus comme un exercice de réflexion ou vraiment de création?

R Ce roman m'a permis de ratisser large, d'aller chercher des éléments historiques, sociologiques, politiques et même philosophiques jusqu'à un certain point. Des choses qui m'intéressent.

J'ai fait, dans le passé, des romans très réalistes, mais avec celui-ci, j'avais envie d'user davantage d'imagination.

Je ne suis pas quelqu'un qui aime beaucoup les œuvres de fantaisie. Je ne comprends pourquoi ils peuvent parfois faire de la magie



dans *Harry Potter*, pourquoi il y a des dragons dans *Game of Thrones*. Ça m'énerve. (rires)

Mais avec l'hypothèse de la formation d'un pays, ça me donnait la licence d'inventer vraiment quelque chose.

Q Dans le roman, le Québec se transforme en véritable paradis fiscal, un pays qui perd plusieurs de nos repères identitaires, culturels. Te classes-tu dans la catégorie des écrivains pessimistes?

R J'aurais trouvé ça trop évident de faire du Québec souverain un endroit paradisiaque. Je croyais qu'il était plus intéressant d'abattre certaines de nos "vaches sacrées".

En même temps, le Québec de *Vies parallèles*, on le trouve très moyen, mais il y a des gens qui l'aimeraient! Avec moins de

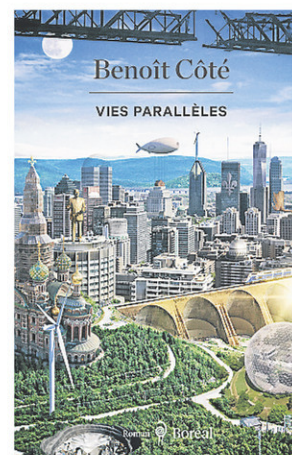
Dans son roman *Vies parallèles*, Benoît Côté imagine ce qui serait advenu du Québec après une victoire du Oui en 1995.

— PHOTO FRANCOIS COUTURE

gouvernement, plus d'argent, moins de culture, moins de subventions. J'ai essayé de me mettre dans leurs souliers.

[...] Par rapport à l'aspect culturel, c'est une thèse un peu implicite du livre. Au Québec, on est très fort sur le plan culturel et c'est ce qui nous distingue en Amérique du Nord. Nos artistes ont une belle diffusion à l'international. Mais je pense que c'est lié au fait de ne pas être émanicipé sur le plan politique.

À partir du moment où tu es



BENOÎT CÔTÉ
Vies parallèles
400 PAGES

souverain, tu as d'autres préoccupations, j'imagine. J'ai donc inventé un Québec où il n'y a plus autant cette valorisation de la culture. Parce qu'il y a différents aspects que les dirigeants mettent de l'avant.

Q Est-ce que ce sont des éléments qui illustrent tes craintes pour l'avenir de la province?

R Oui, certainement. Les idées du livre que j'aime moins sont des extrapolations à partir de tendances qui sont déjà présentes.

Je pense qu'on est dans une période où il y a un risque plus franc d'avoir des phénomènes de classe. C'est très marqué dans le roman, mais ça existe dans la société comme l'impact du privé, le filet social qui est menacé, etc.

Qu'est-ce qui arriverait si on ne subventionnait plus les arts? Ça ressemblerait à ce qu'il y a dans le livre! Il n'y aurait plus rien ou pas grand-chose.

[...] Un autre exemple par rapport à l'agriculture, qui est un domaine que je connais bien. Là aussi, si tu enlèves les éléments structureux du modèle québécois, on fait un virage complètement à l'américaine. Il n'y a plus de fermes familiales. Nous n'habitons plus le territoire de la même façon.

Ce sont des tendances actuelles qui sont accélérées dans le livre.

Ce roman est un peu un

avertissement, pas tant en ce qui a trait au fait de devenir un pays ou non, mais par rapport à l'abandon de nos idéaux collectifs.

Q Le public a pu te voir récemment dans la pièce *Run de lait* qui parlait de l'industrie laitière au Québec. C'est un sujet chaud, tout comme celui de la souveraineté. As-tu un intérêt particulier ce type de grands enjeux?

R Vraiment. C'est un parti pris que j'ai. Je trouve que le Québec est un endroit intéressant sur le plan social et politique. Et je trouve qu'en littérature et dans les arts en général, ce n'est pas souvent abordé.

De façon générale, il y a une tendance dans l'introspection, le parcours personnel. Moi, ce n'est pas quelque chose que je rejette, mais je trouve qu'on a tellement d'autres sujets intéressants.

[...] Les écrivains que j'aime beaucoup ont tendance à situer un récit ou un drame, mais dans un horizon plus large.

Q As-tu l'impression que ce sont des sujets tabous?

R Je pense qu'il y a une pudeur. Si on prend le cas du référendum de 1995, c'est sûr qu'il doit y avoir comme une forme de honte.

Qu'on soit pour ou qu'on soit contre, c'est quand même étrange qu'il se soit passé un événement aussi important pour un peuple et que, du jour au lendemain, *business as usual*. C'est comme un couple qui passe à un cheveu de se séparer et qui reprend la vie comme si de rien n'était.

Q *Vies parallèles* est composé de plusieurs figures politiques ou culturelles toujours vivantes que tu réinventas allègrement. Pourquoi?

R C'est quelque chose que j'aime en littérature, quand une personne connue apparaît et qu'on lui prête une voix.

Ma référence là-dessus, c'est *Guerre et paix* de Tolstoï où il y a Napoléon et d'autres figures importantes de l'époque qui cohabitent avec des personnages fictifs.

C'est intéressant de les imaginer dans un contexte différent, mais toujours fidèles à eux-mêmes. Par exemple, Jacques Parizeau, dans le livre, il fait quand même une gaffe. Il est victime de son impulsivité comme il l'a été dans la vraie vie. Richard Desjardins est encore militant.

[...] Je suis intéressé par la politique depuis longtemps. Ce sont déjà des figures qui vivent dans ma tête. On est constamment en dialogue avec ces personnes-là.

Je les ai beaucoup écoutées pour calquer leur façon de parler, comme celle de Jean Charest, Lise Bissonnette ou Gérard Depardieu.

Vies parallèles est offert en librairie.

PANORAMA *Vu, lu, entendu cette semaine*

MUSIQUE

Dungeon Master



★★★★½
**INDIE ROCK/
PUNK**
GUS
ENGLEHORN

L'auteur-compositeur-interprète né en Alaska dévoile un deuxième album de musique rock excentrique où règne un flamboyant esprit punk. Ludique et marginal, *Dungeon Master* s'ouvre sur une pièce plutôt théâtrale mettant en valeur l'expressivité de la voix haute du chanteur. Ses amusantes vocalises occupent le premier plan de chacune des dix compositions de ce sombre carnaval musical. Gus Englehorn s'accompagne efficacement à la guitare alors que sa femme joue de la batterie. La voix d'Estée Preda rejoint occasionnellement la sienne le temps de quelques harmonies sur leur musique agrémentée de synthétiseurs. Chaque titre est mentionné dans sa chanson de manière tautologique. Inspirés par le dadaïsme, les textes intriguent par leur étrangeté onirique alors qu'ils se posent sur des mélodies syncopées, parfois inquiétantes ou étonnamment réjouissantes. **VALÉRIE MARCOUX**

MUSIQUE

Wax & Gold



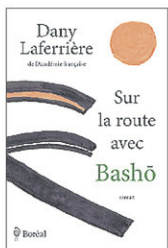
★★★★½
**R&B/
NÉO-SOUL**
SARAH MK

Dix ans après son premier

effort, l'autrice-compositrice-interprète canadienne s'allie au multi-instrumentiste Christopher Cargnello pour co-réaliser un deuxième opus de musique voluptueuse trempée dans le funk. Groovy et feutrée, celle-ci est un parfait écrin pour la voix polyvalente et enveloppante de cette artiste formée en chant jazz. On se prélassé volontiers sur les airs langoureux qui s'imposent particulièrement dans la première partie de cet album, dont l'ironique *Pancakes for Supper* coécrite avec la talentueuse batteuse Salin Cheewapansri. La flûtiste Caro Dupont laisse également sa marque sur le son urbain et délicat de *Goodbye*. Dans *Find the Words*, le chanteur Clerel mêle sa voix claire à celle de Sarah MK pour un duo romantique et attendrissant. Avec ses textes comme avec sa voix, la chanteuse sait véhiculer de l'émotion tout en y infusant son caractère et sa personnalité. **VALÉRIE MARCOUX**

LIVRE

Sur la route avec Bashō



★★★★½
ROMAN
DANY
LAFERRIÈRE

Après *Autoportrait de Paris avec chat* et *L'exil vaut le voyage*,

celui qui affirme être un écrivain japonais nous revient avec de nouveaux dessins dans *Sur la route avec Bashō*. L'ouvrage, qui se lit toutefois davantage comme un recueil que comme un roman, fait voyager le public aux quatre coins du monde. Le plongeant, finalement, dans l'univers bien connu de l'académicien : celui qui est bercé par la littérature, la musique et le café, mais surtout par un regard profond et actuel sur le monde. Qu'on soit charmé ou non par les illustrations de Dany Laferrière, on admire ses portraits, ses paysages et les formes qu'il peint à travers les pages. Des œuvres qui, tout comme ses mots, respirent à la fois la fougue et la sagesse d'un grand artiste. **LÉA HARVEY**

LIVRE

L'océan est mon frère



★★★
ROMAN
JACK
KEROUAC

Alors que tous célèbrent, cette année, le centenaire de Jack Kerouac,

voilà que Gallimard fait paraître un roman inédit en français. Premier manuscrit du célèbre auteur, écrit alors qu'il n'avait que 21 ans, *L'océan est mon frère* s'inspire de son expérience sur un navire de la marine marchande. Au fil des pages, les lecteurs plongeront ainsi dans les aventures d'un matelot prénommé Wesley et de Bill Everhart, jeune professeur à l'Université Columbia dont l'avenir est tracé. Animé par l'envie de liberté, Bill suivra son nouvel ami rencontré à New York pour partir en mer. Si on prend plaisir à découvrir cette première création de l'artiste au succès international, une édition commentée aurait davantage été appréciée. Des éléments historiques ou plus contextuels accompagnant le texte original auraient mis de la chair autour de cette œuvre qui demeure inachevée par son créateur. **LÉA HARVEY**

MUSIQUE

Better in the Shade



★★★★
ALTERNATIF
PATRICK
WATSON

Trois ans après le très intense

Wave, Patrick Watson est de retour avec *Better in the Shade*, dans lequel il continue à creuser son sillon mélancolique, mais avec une touche de légèreté franchement agréable. C'est clair, *Wave* était beaucoup plus dramatique que ce tout court album aérien. Mais même en mode mineur, l'auteur-compositeur-interprète montréalais sait toujours créer des mélodies qui nous soulèvent et des ambiances qui nous enveloppent. La chanson-titre *Better in the Shade*, hommage aux petits gestes du quotidien, est vaporeuse et pleine de nuances. *Height of the Falling*, superbe duo avec Ariel Engle, est émouvante de douceur et de complémentarité. *Little Moments* est une montée comme lui seul en a le secret. En cinq chansons et deux pièces instrumentales, même si on en aurait pris plus, Patrick Watson reste toujours aussi réconfortant et sa musique, aussi bienfaisante. On ne peut que le remercier. **LA PRESSE**

MUSIQUE

Depuis



★★★★½
POP
ALTERNATIVE
LYDIA
KÉPINSKI

Quatre années se sont écoulées depuis le très bon album *Premier juin*, qui nous a fait rencontrer officiellement Lydia Képinski. Voilà que l'auteure-compositrice-interprète nous raconte ce qui s'est passé «depuis». La chronique de ses états d'âme est plus rythmée, toujours aussi intense, d'un mordant sans retenue. Après quelques pièces, on est de nouveau envoûtés pour sa voix, singulière oscillation entre un ton chanté et parlé, toujours agréable, même lorsqu'elle ne fait pas ce qu'on attend d'elle. Sur *Depuis*, la musicienne surprend dans l'utilisation de son principal instrument (sur la très belle *Saison des huîtres*, par exemple), comme elle le fait sur le plan des instrumentations. Cette qualité, que l'on pourrait comparer à la brillantissime Klô Pelgag, est un des grands atouts de l'œuvre proposée. La plume suit également cette courbe toujours changeante. Parfois très littéraire, aux références historiques, elle devient

d'autres fois truffée de jeux de mots et amusante. Qu'il soit question de désir, de solitude, d'amour déchu ou de la réalité d'être artiste, Lydia Képinski est plus convaincante que jamais. **LA PRESSE**

LIVRE

La bibliothèque de Minuit



★★★★½
ROMAN
MATT HAIG

Parfois, il suffit d'une autre perspective pour juger sa vie différemment.

Et peut-être qu'en redisant les pièces de son existence, comme des pions sur un échiquier, de nouveaux chemins se tracent et ouvrent ainsi une infinité de possibilités. Nora est une femme de 35 ans qui décide qu'elle ne veut plus vivre à partir du jour où, après une succession de mauvaises nouvelles, elle sent qu'elle est devenue «superflue pour l'univers entier». Sous de faux airs de légèreté, le roman nous transporte dans un multivers entre la vie et la mort — une bibliothèque, en l'occurrence, où Nora peut choisir parmi une collection de livres sans fin la vie qu'elle aurait aimé avoir. Car derrière un ton candide se cache en fait de profondes réflexions sur l'existence, émaillées de citations de Camus, Thoreau ou Sartre. Le roman ne fait peut-être pas de grandes révélations; c'est plutôt le genre de livre qui donne l'envie de voir les choses différemment, une leçon à la fois. Mais son tour de force est certainement de parvenir à nous montrer la fragilité de ces bonheurs illusoire qui minent l'existence, en posant des questions à la fois simples et si justes. **LA PRESSE**

MUSIQUE

Everything Was Beautiful



★★★★
ROCK
SPIRITUALIZED

On ne se trompe jamais avec Spiritu-

alized, puisque Jason Pierce peaufine depuis plus de 30 ans un rock aérien et épique sans être ampoulé. On le constate encore dès *Always Together With You*, grandiose morceau d'ouverture d'*Everything Was Beautiful* : la montée est lente, soignée, et mène tout naturellement à un refrain qui éclate comme une fine pluie de mélodies dominée par

des chœurs féminins. La griffe de Jason Pierce est si forte qu'il peut tout s'approprier — folk nocturne, rock psychédélique, traits country soul, réminiscences shoegaze — et toujours sonner comme lui-même. *Everything Was Beautiful* ne détonne pas dans le parcours de Spiritualized, dont l'univers sonore s'enrichit et s'étend sans cesse sans que son principal architecte ressente le besoin d'afficher des ruptures de style radicales pour se donner l'impression de progresser. Dire qu'on sait à quoi s'attendre avec ce groupe ne signifie toutefois pas qu'on sait exactement ce qu'on découvrira d'un disque à l'autre, sinon du rock mélodique d'une rare élégance et capable de s'affranchir de la gravité. Celle de la terre comme celle des choses terrestres. **LA PRESSE**

LIVRE

Bleu nuit



★★★★
ROMAN
DIMA
ABDALLAH

Un homme dont on ignore le nom vit reclus dans

son appartement de Paris. Voilà des années qu'il n'a pas mis le pied dehors, depuis que la seule femme qu'il a aimée l'a quitté. Lorsqu'il apprend la mort de celle-ci, il est incapable de se rendre à son enterrement; le lendemain, il sort et jette les clés de son domicile. La réalisation d'être désormais sans abri le libère de toutes ses angoisses et il passe alors un contrat avec la rue : il promet d'y rester si elle lui permet de se vider de ses souvenirs. La rue du Liban qu'il évitait lors de ses marches revient soudain à sa mémoire, exhalant les effluves du passé : la crème de sa mère, le jasmin et la poudre de canon. Contre toute attente, ses plaies encore béantes nous ramènent au conflit qui a brisé des milliers d'âmes dans le pays natal de l'autrice (lauréate du prix France-Liban en 2020 pour son premier roman, *Mauvaises herbes*). C'est ainsi qu'une histoire insoupçonnée, à la fois cruelle et déchirante, se dévoile de manière singulière, d'une métaphore à l'autre, et révèle une écriture d'une grande beauté qui redonne vie à tous ces oubliés traînant leurs blessures dans l'anonymat des grandes villes. **LA PRESSE**

Exceptionnel ★★★★★

Excellent ★★★★

Bon ★★★

Passable ★★

À éviter ★

RENÉE BEAULIEU ET ROSALIE BONENFANT

LES VERTIGES D'INÈS

GENEVIÈVE BOUCHARD

gbouchard@lesoleil.com

Connue comme comédienne et chroniqueuse au petit écran, Rosalie Bonenfant fait son entrée au cinéma dans l'univers sans compromis de la cinéaste Renée Beaulieu. Un défi que l'actrice de 25 ans a accepté dans un mélange d'abandon et d'enthousiasme, confirme la principale intéressée.

Dans *Inès*, Rosalie Bonenfant incarne une femme au début de la vingtaine en perte de repères. Entre l'adolescence et l'âge adulte, elle se détache tranquillement d'une relation fusionnelle avec son père, interprété par Roy Dupuis.

Une santé mentale fragile et des problèmes de consommation de drogues vont la propulser dans tout un tourbillon.

«Elle a certains traumatismes, résume l'actrice. Ça fait en sorte que sa descente aux enfers est d'autant plus violente. Mais on sent qu'il y a quand même une énergie vitale enfouie quelque part en dessous de toute cette souffrance. Il y a une part de lumière dans sa volonté de trouver quelque chose à quoi s'accrocher dans ce tumulte.»

Ce premier rôle au cinéma, Rosalie Bonenfant savait qu'il était pour elle. L'actrice raconte en avoir été persuadée avant même de passer son audition. «Je ne suis pas arrivée là avec de petits genoux tremblants. J'étais tellement convaincue, je me suis dit que j'allais convaincre Renée», explique celle qu'on peut notamment voir dans l'émission *Deux hommes en or*, aux côtés de Patrick Lagacé et Pierre-Yves Lord.

«J'étais contente, parce qu'*Inès* est un personnage qui a une grande intériorité, ajoute Rosalie Bonenfant. Le début de ma carrière a été marqué par le fait que je suis une fille qui a des opinions et qui veut se faire entendre. Mais comme *Inès*, j'ai aussi cette part de vulnérabilité, de fragilité, de doute. J'étais contente de pouvoir mettre ça de l'avant.»

Avant d'embarquer dans le bateau, la réalisatrice Renée Beaulieu a demandé à son actrice principale d'aller revoir son film *Les salopes ou le sucre naturel de la peau*, qui explorait de manière directe la sexualité féminine.

Aux côtés des troubles de santé mentale et de l'abus de substances, le thème est aussi développé dans *Inès* par la réalisatrice.



«Elle m'a dit : «Si tu embarques, ça doit être à 100%. Si tu n'es pas prête à te lancer comme Brigitte Poupart s'est lancée dans *Les salopes*, on va faire autre chose»»

— Rosalie Bonenfant en parlant de Renée Beaulieu

«Elle m'a dit : «Si tu embarques, ça doit être à 100%. Si tu n'es pas prête à te lancer comme Brigitte Poupart s'est lancée dans *Les salopes*, on va faire autre chose», cite Rosalie Bonenfant.

Pour incarner cette *Inès* qui s'émancipe, mais qui en même temps perd peu à peu l'équilibre, celle-ci a misé sur la confiance et l'abandon.

«Je n'avais rien d'autre à faire que d'être vraie, d'être vulnérable, d'être généreuse. Je pense que je n'aurais pas pu faire ce projet en me regardant jouer et en essayant d'être *cute*, observe-t-elle. Renée a une approche super rassurante en termes de responsabilisation. Je me suis toujours sentie sur le même pied d'égalité que les gars avec qui je tournais des scènes plus difficiles.»

PAS UNE VICTIME

Cette idée de choix et de responsabilité, Renée Beaulieu l'a justement mise au centre de son film *Inès*, dépeignant un moment crucial dans la vie de cette jeune femme.

«C'est quand même une étape

importante ce passage de la vie adolescente à la vie adulte. Il y a cette prise de responsabilité. Je pense que c'est assez commun de se sentir un peu perdu à ce moment-là. Ça ne prend pas grand-chose pour être encore plus perdu», indique la réalisatrice.

Pour Renée Beaulieu, *Inès* n'est toutefois pas une victime. Ni de son père, perçu par certains spectateurs comme abusif. Ni de ces hommes avec qui elle aura des relations sexuelles dans un état de grande vulnérabilité. «J'aime marcher sur cette ligne délicate, un peu malaisante, si on veut. Je ne me positionne pas à la place de la pensée commune. La sexualité, on l'évacue...» laisse tomber la cinéaste.

«Pour moi, elle est juste à la recherche de l'équilibre, reprend-elle. Elle retire du plaisir de ça. C'est ce que j'ai essayé de filmer. On a de la misère à voir ça autrement que comme de l'abus. Mais c'est ce qu'elle veut. C'est moins frontal que dans *Les salopes*, mais je l'aborde.»

Tout au long d'*Inès*, la caméra suit de très près Rosalie Bonenfant.



Rosalie Bonenfant avec la réalisatrice du film *Inès*, Renée Beaulieu
— PHOTO LA PRESSE, MARTIN CHAMBERLAND

Le cinéphile est invité à partager, à ressentir le trouble qui habite son personnage.

«On est collé sur elle. Soit on est derrière elle, soit on est face à elle. Et je pense qu'on ne se rend pas compte quand on est entraîné dans son tourbillon, quand ses perceptions sont perturbées. On est avec elle là-dedans, on perd le nord un peu», décrit Renée Beaulieu.

«C'est dur de ne pas avoir d'empathie pour *Inès*, estime Rosalie Bonenfant. Quand on est dans la jeune vingtaine, on a souvent très peu d'empathie pour soi-même. De se retrouver avec un personnage qu'on a envie de serrer dans nos bras, c'est une belle expérience.»

Inès sera présenté au cinéma dès le 6 mai.

FILM DE LA SEMAINE

À PLEIN TEMPS

SUPER-HEROÏNE DU QUOTIDIEN

GENEVIÈVE BOUCHARD
gbouchard@lesoleil.com

CRITIQUE

Une mère monoparentale qui peine à joindre les deux bouts et dont le quotidien ressemble à une course folle. D'une histoire en apparence banale, Éric Gravel a tiré un drame social enlevant avec *À plein temps*, où brille l'actrice française Laure Calamy.

L'histoire racontée dans ce long métrage doublement récompensé à la Mostra de Venise se résume en grande partie à celle d'une femme qui peine à se rendre au boulot. Le réalisateur Éric Gravel nous convie dans ses tracas somme toute communs à la manière d'un film d'action.

Là réside tout le génie de cette expérience cinématographique essoufflante, mettant en exergue une pression ordinaire que personne ne devrait avoir à endurer.

Séparée du père de ses deux jeunes enfants, Julie (Laure Calamy) élève sa famille dans une jolie bourgade en périphérie de Paris, où elle travaille comme femme de chambre en attendant de se replacer dans son domaine. Des choix de vie qui viennent matin et soir avec un long trajet de train.

Julie espère améliorer son sort en obtenant un autre emploi. Des démarches qui impliquent de s'absenter de son travail actuel, ce qui n'est pas simple. Et ses déplacements déjà lourds sont soudainement incroyablement compliqués par une grève dans les transports.

Entre l'argent qui manque, son ex qui ne répond pas au téléphone, sa patronne qui lui fait des problèmes et ces trains immobilisés, absolument tout semble s'être ligué contre cette mère qui ne souhaite au final qu'une vie plus paisible.

La lumineuse Laure Calamy, César de la meilleure actrice 2021, porte ce film haletant de splendide manière. La patience, la résilience et l'énergie de son personnage forcent l'admiration.

On est de son côté, on se dit qu'avec la poisse qui lui colle à la peau, on aurait sans doute baissé les bras bien avant. Ou au moins sévèrement pété un plomb.

La course à obstacles à laquelle cette Julie s'astreint a aussi de quoi faire réfléchir sur la valeur du temps,



inébranlable, infatigable. Ça ne nous empêche pas de lui souhaiter enfin un répit...

À *plein temps* est présenté au cinéma.

Au générique

Cote : ★★★★★

Titre : *À plein temps*

Genre : Drame

Réalisateur : Éric Gravel

Acteurs : Laure Calamy, Anne Suarez, Geneviève Mnich

Durée : 1h28

Tout semble s'acharner sur le personnage porté par Laure Calamy dans *À plein temps*. — PHOTOS AXIA FILMS

sur notre rapport au travail et à la qualité de vie. Parce que c'est aussi à ça que nous ramènent les mouvements sociaux comme cette grève qui complique tant la vie de ceux qui, comme Julie, la subissent.

Évitant d'aborder un ton moralisateur, Éric Gravel nous fait vivre cette course contre la montre somme toute anodine (arriver à l'heure au

boulot, répondre aux attentes de l'employeur, revenir pour faire souper les enfants, passer du bon temps en famille, etc.) comme une épopée, une mission.

Le montage est dynamique, la musique signée Irène Drésel accentue le sentiment d'urgence. Et dans ce rôle de super maman, Laure Calamy semble

« Une femme au Moyen Orient se révolte contre un système corrompu il y a 1 400 ans » une histoire vraie

UNIQUEMENT AU CINÉMA 29 AVRIL



Cinéma Fleur de Lys | 4520, bl. des Récollets, Trois-Rivières



PREMIERE



PARIS MATCH

« UNE FLAMBOYANTE HISTOIRE D'AMOUR [...] ROMAIN DURIS ET EMMA MACKEY FONT DES ÉTINCELLES. »
PREMIERE

« SPECTACULAIRE ! »
LE POINT

« TOUT Y EST POUR FAIRE FONDRE NOS CŒURS ! »
EDITH VALLIÈRES, CINEPLEX

« UNE LETTRE D'AMOUR AU MONUMENT LE PLUS EMBLÉMATIQUE DE PARIS. »
NABI-ALEXANDRE CHARTIER, RADIO-CANADA



ROMAIN
DURIS

EMMA
MACKEY

EIFFEL

UN FILM DE
MARTIN BOURBOULON

PIERRE
DELADONCHAMPS

EIFFEL-LEFILM.CA

PRÉSENTEMENT AU CINÉMA

f t i YouTube LesFilmsSeville

TENDANCES MOBILIERS EXTÉRIEURS

BIEN, JUSQU'À
DANS LA COUR

LAURIE WIELAND

Collaboration spéciale

L'arrivée des beaux jours donne envie de revisiter son extérieur et d'y aménager des espaces pour manger, boire un verre, passer de bons moments en famille ou entre amis, mais encore faut-il être bien installés. *Le Mag* vous présente donc les grandes tendances 2022 en mobilier extérieur et aménagement de jardin.

Faire de son espace extérieur une extension de l'intérieur de sa maison est une tendance ayant gagné en popularité au cours des dernières années, particulièrement depuis l'arrivée de la pandémie. Les gens veulent se sentir bien à la maison et jusque dans la cour.



VIVRE AU GRAND AIR

Chez Jardin de Ville, créateur d'extérieur établi à Québec depuis 1956, la tendance est aux installations qui permettent littéralement de «vivre au grand air», beau temps mauvais temps. Les matériaux, couleurs et styles de meubles extérieurs s'agencent à ceux de l'intérieur, créant ainsi un flux harmonieux entre les deux zones.

Selon Francis Lucier, spécialiste marketing chez Jardin de Ville, les aménagements extérieurs ont maintenant tous l'air de salons intérieurs. Les mots d'ordre : simplicité et mobilité.

«Cette année plus que jamais, on parle carrément de sortir l'intérieur à l'extérieur. Ça fait quelques années déjà qu'on observe la tendance. Le mobilier extérieur, tant par ses formes que ses couleurs et ses matières, rappellent les allures classiques de mobilier intérieur. On vient mélanger les frontières et prolonge l'intérieur vers le jardin, ça crée une harmonie et rend le tout encore plus accueillant», explique le spécialiste.

Les matériaux sont choisis pour résister aux intempéries ainsi qu'aux rayons UV. La majorité des structures de mobilier sont faites d'aluminium, matériau extrêmement léger et résistant,



puis les coussins sont revêtus de différents tissus pour l'extérieur. Le choix d'un parasol, d'un auvent, d'un abri jardin ou d'une pergola permettent de «déjouer les caprices météo» et habille l'espace.

Tapis d'extérieur, canapés, tables basses et coussins, de même que des luminaires et accessoires décoratifs sont utilisés pour créer des espaces pratiques, invitants et

chaleureux.

TECK ET MATIÈRES NATURELLES

«En 2022, on crée des espaces qui s'harmonisent carrément avec la nature», ajoute Francis Lucier. Les matières écoresponsables de couleurs neutres ont encore et toujours la cote. Le teck, essence de bois exotique connue pour sa

durabilité, ainsi que la fibre tressée s'invitent dans la cour pour s'harmoniser avec l'environnement, créant une ambiance douce et apaisante.

Le gris, le beige et le grège, parfois accompagnés de blanc, le béton brut, les matières minérales et les tissus bien «texturés»... Osez mélanger et laissez aller votre créativité! Côté tissus, priorité aux matières confortables et aux

formes douces, on transforme les espaces en havre de paix.

Chez Jysk, chaîne de magasins spécialisés en mobilier bien répandue à Québec, les couleurs claires et les matières naturelles sont au cœur des tendances. «Le bois de bambou et d'eucalyptus, les composites de bois et les matières écoresponsables sont de plus en plus utilisés pour le mobilier extérieur. Exotiques et chaleureuses,



ces matières apportent un style zen à la terrasse, au balcon ou au jardin», exprime Yanka Sasseville, conseillère déco chez .

Le bois reste une matière indémodable en matière de jardin, quelle que soit l'essence utilisée. «Certains vont même préférer utiliser le teck en accent au lieu d'un look total, affirme de son côté Francis Lucier. La couleur du bois s'affiche bien sur toute silhouette et

se fond bien au décor.»

Bien que les couleurs neutres qui révèlent une allure très épurée et minimaliste soient tendances, le noir demeure un incontournable, mais se mélange aux nouveaux tons. La sobriété et l'élégance du noir apportent un contraste chic aux nuances naturelles inspirées des matériaux bruts. «Il faut oser les mélanges!» lance M^{me} Sasseville.



«Le mobilier extérieur, tant par ses formes que ses couleurs et ses matières, rappelle les allures classiques de mobilier intérieur. On vient mélanger les frontières et prolonge l'intérieur vers le jardin»

— Francis Lucier, spécialiste marketing chez Jardin de Ville

Les couleurs vives ou pastel sont observées quant à elles en touche accent, dans les accessoires décoratifs, sur les coussins et parasols. Parmi les couleurs tendance en décorations pour la saison 2022, on retrouve notamment le vert sauge, le rose, le terracotta ainsi que les nuances de jaune.

LA FONCTIONNALITÉ D'ABORD

«Aménagez un jardin qui sera tout aussi agréable que le confort de votre maison. Réchauffez l'ambiance à l'aide de lanternes, recevez en grand grâce aux tables extensibles et au mobilier



1 La chaise extérieure suspendue Gjern de Jysk — PHOTO JYSK

2 Le canapé Strington de Jardin de ville, associant bois de teck et rotin — PHOTO JARDIN DE VILLE

3 La Pergola Summer House de Jardin de Ville — PHOTO JARDIN DE VILLE

4 Chaises Adirondack Moderne chez Club Piscine Super Fitness — PHOTO CLUB PISCINE SUPER FITNESS

5 Collection Abri jardin chez Jardin de Ville — PHOTO JARDIN DE VILLE

6 Chaise Transat, collection Flip de Cane-line chez Jardin de Ville — PHOTO JARDIN DE VILLE

7 Le gazebo Villa Nueva chez Club Piscine Super Fitness — PHOTO CLUB PISCINE SUPER FITNESS

modulable, créez des espaces tout aussi pratiques qu'esthétiques», lance Francis Lucier de Jardin de Ville. Cette année plus que jamais, la mode est au «jardin adapté», confirme de son côté Yanka Sasseville.

Tendance encore une fois inspirée de l'intérieur, la terrasse dite évolutive grâce au mobilier modulable offre un luxe «en toute simplicité». Les designers misent sur la fonctionnalité, créant des modules pouvant offrir une multitude de combinaisons, un concept qui permet de s'adapter à tous les espaces et de rendre l'endroit plus convivial.

«Ça s'observe particulièrement

pour les divans, où certaines assises seront complètement modulables. Il y a même des chaises longues pouvant être prolongées d'une table intégrée, c'est vraiment ingénieux», raconte M. Lucier. L'optimisation serait la clé d'un aménagement extérieur réussi.

Pandémie oblige, la cour arrière sert maintenant plus que jamais de refuge en plein air pour se permettre de passer du bon temps et relaxer un brin. Certains en font même un espace de télétravail où profiter du beau temps. Chose certaine, les tendances 2022 offrent un éventail de possibilités. Place à la créativité!

HORTICULTURE

LE POTAGER À PIZZA

UN PROJET ESTIVAL POUR TOUTE LA FAMILLE



LARRY HODGSON
Collaboration spéciale

On sait que les enfants aiment la pizza... mais souvent, pas trop les légumes. Pour les aider à adopter une alimentation plus saine, pourquoi ne pas travailler avec eux sur un petit projet estival : un mini-potager qui donnera une (ou plusieurs!) délicieuse pizza à la fin de l'été?

Tout en collaborant sur un projet stimulant, ils apprendront les rudiments du jardinage : la planification, la plantation, l'entretien et la récolte. Une activité qui leur sera utile pendant toute leur vie!

OÙ FAIRE VOTRE MINI-POTAGER?

Il faut un emplacement très ensoleillé (au soleil une bonne partie de la journée). Le potager peut être en pleine terre (dans un véritable potager, dans un coin de la plate-bande, etc.) ou dans un pot de bonne taille comme un gros Smart Pot ou un bac en plastique. Ainsi, vous pourriez installer le potager sur un balcon, une terrasse ou n'importe quelle autre surface plane.

La terre doit être riche, meuble et bien drainée. On peut améliorer un sol trop lourd ou trop sablonneux avec du compost. Pour les potagers en pot, il se vend des terreux d'empotage d'excellente qualité.

Enfin, tout jardin doit avoir accès à de l'eau.

QUAND FAIRE VOTRE POTAGER?

Si vous voulez démarrer le potager à partir de semences, il faudrait commencer au début de mai, en semant des graines de tomate, d'origan, de basilic et de persil en pot dans la maison.

Mais vous pouvez aussi acheter des plants et les repiquer. C'est ce que je vais vous montrer dans cet article. Si oui, commencez en juin quand l'air et le sol se sont réchauffés.

En attendant, achetez les matériaux qui vous manquent. Aussi, un beau projet pour une journée pluvieuse du printemps serait de préparer une étiquette pour chaque plante au gré de la fantaisie des enfants!

PRODUITS NÉCESSAIRES

► LES VÉGÉTAUX

- 1 plant de tomate italienne
- 1 plant d'origan
- 1 plant de basilic
- 1 plant de persil
- 1 plant de romarin
- 5 ou 6 oignonets (vous utiliserez leurs feuilles comme oignons verts)

Si vos enfants ont des ingrédients préférés (poivrons, piments, aubergines, etc.), ajoutez-les à la liste!

► LES MATÉRIAUX

- Terreux (si vous jardinerez en pot ou bac)
- Engrais biologique à dégagement lent
- Étiquettes (fabriquées par les enfants, bien sûr!)
- Transplantoir (truelle de jardin)
- Tuyau d'arrosage avec pistolet ou arrosoir
- Cage à tomates

Étape par étape

1 Si vous jardinez en pot, remplissez le contenant de terreux jusqu'à 5 cm du bord. Ne placez pas de gravier au fond.

2 En pot et au jardin, ajoutez quelques poignées d'engrais bio à la terre et mélangez bien avec le transplantoir.

3 Déposez une première plante, la tournant à l'envers en soutenant sa tige avec une main. Tapez sur le fond du pot avec la paume de l'autre pour libérer sa motte de racines. Mieux vaut laisser cette étape à un adulte ou un grand enfant.

4 Avec le transplantoir, creusez un trou assez large et profond pour contenir la motte de racines.



de chaque plante pour l'identifier.
10 Installez la cage à tomate par-dessus la tomate, enfonçant les pieds dans la terre avec la plante au centre.

11 Arrosez bien.

COMMENT ENTREtenir UN MINI-POTAGER

1 Arrosez abondamment, environ aux deux jours pendant les 10 premiers jours. Par la suite, dès que la terre est sèche au toucher.

2 Arrachez toute mauvaise herbe qui s'y installe.

3 Si des branches de la tomate débordent de la cage, repoussez-les à l'intérieur.

4 Patientez!

Placez la plante dedans : la motte de racines doit arriver au même niveau dans le trou que dans le pot d'origine... sauf pour la tomate. Enterrez sa motte et même la partie inférieure de sa tige, jusqu'à la hauteur des premières feuilles. Chaque enfant pourrait creuser un trou, même un tout petit (avec un peu d'aide!).

5 Allouez 45 cm d'espace pour la tomate, 15 cm pour les autres

plantes.

6 Comblez le vide autour de chaque plante avec de la terre.

7 Tassez doucement la terre à la base de chaque plante avec la main.

8 Dans les espaces entre les plantes, faites un trou de 3 cm de profondeur et plantez dans chacun un oignonnet, le recouvrant de terre.

9 Insérez la bonne étiquette près

1 La pizza Margherita, avec des tomates italiennes et du basilic, est la pizza napolitaine classique. — PHOTO 123RF/VANKAD

2 On peut créer un petit potager à pizza presque n'importe où. — PHOTO FLICKR, JOHN ENGLART



PRÉPAREZ VOTRE PIZZA!

Quand les tomates sont mûres, environ deux mois après la plantation de votre potager à pizza, récoltez vos légumes et fines herbes et préparez votre sauce à pizza, vous rappelant que le plus longtemps la sauce cuit à feu doux, meilleure elle sera.

N'oubliez pas de prendre beaucoup de photos pour créer un souvenir dont les petits se rappelleront toute leur vie!

CALENDRIER HORTICOLE

Fertilisation et amendement du sol

La Société d'horticulture de Québec vous propose une conférence présentée par Louis Saint-Hilaire, horticulteur, et intitulée Fertilisation et amendement du sol (potager). Elle aura lieu le mardi 3 mai à 19h30 au Centre Marchand situé au 2740, 2^e Avenue Est à Québec. Coût: 6 \$/non membre. Info: 418-871-1665.

Pots et jardinières

La Société d'horticulture de Sainte-Foy vous invite à une

conférence sur les pots et jardinières avec Suzanne Gingras, hortultrice passionnée. Elle se tiendra le mardi 3 mai à 19h30 au Centre de glaces Intact Assurance, local 124, 999, av. de Robichelle, Québec. Passez par la porte principale du Centre ou encore la porte 2 (empruntez alors l'escalier 8 à gauche passé la porte d'entrée). Coût: 8 \$ non membre. Info: France Doyon, 418 658-9844

Radio CKIA et Facebook Live

L'émission radiophonique et virtuelle le Jardinier paresseux avec

Larry Hodgson est offerte gratuitement les mercredis à 10h à CKIA-FM 88,3 et sur [facebook.com/JardinierParesseux](https://www.facebook.com/JardinierParesseux).

Les semis intérieurs des plantes potagères

Lili Michaud agronome vous propose cette formation en ligne de deux heures que vous pouvez suivre en tout temps. Un document PDF de 14 pages accompagne la formation. Coût: 30 \$ + taxes. Info: [lilimichaud.com](https://www.lilimichaud.com)

Pour toute activité

RÉPONSES À VOS QUESTIONS



Les rognures de gazon fraîches sont souvent si humides qu'elles s'agglutinent et empêchent la circulation de l'eau et de l'air. — PHOTO 123RF/GUESSWHO

COMPOST ET PAILLIS

Q Chaque printemps, je tamise mon tas de compost de l'an passé. Je me demande si, après tamisage, je peux me servir du compost grossier non totalement décomposé comme paillis au jardin. Et aussi, est-il préférable de laisser sécher l'herbe de tonte du gazon avant de s'en servir comme paillis au jardin potager?

Bruno Meunier

R Ce serait une excellente idée. Le compost un peu plus durable aidera à remplir tous les rôles d'un bon paillis: couvrir le sol de façon à empêcher la germination des mauvaises herbes, garder le sol plus frais, réduire l'évaporation pour mieux espacer les arrosages, enrichir le sol en minéraux et beaucoup plus encore.

Il peut effectivement être sage de laisser les résidus de

tonte de gazon sécher un peu avant de les utiliser comme paillis, car, frais et humides, ils ont tendance à former des mottes dures qui ne laissent passer ni l'eau ni l'air, ce qui n'est pas intéressant pour un paillis. Par contre, vous pourriez aussi mélanger les rognures encore fraîches avec un déchet brun, comme les feuilles mortes déchiquetées. Beaucoup d'amateurs de compostage en ramassent à l'automne et les mettent de côté en vue d'une utilisation printanière et estivale. Le mélange des deux fait un excellent paillis!

MOUSSE BLANCHE SUR UN TERREAU

Q Mon terreau d'empotage pour plantes se couvre d'une espèce de mousse blanche sur le dessus. Est-ce dû aux mycorhizes contenues dans le terreau? Est-ce que ça altère la qualité de celui-ci?

Alain Bigras

R C'est une moisissure, un type de champignon. Puisqu'elle vit dans le terreau, il ne s'agit pas d'un champignon mycorhizien. On se rappelle que les champignons mycorhiziens vivent en symbiose avec les racines des plantes, pas avec la terre. Votre moisissure est sûrement saprophyte: un champignon qui vit de la matière morte, présente en abondance dans les bons terreaux. Il existe des milliers d'espèces de ces champignons et leurs spores sont présentes partout, même dans l'air que nous respirons. Ce type de champignon n'est pas directement nuisible aux plantes. Il est même bénéfique, car il libère des minéraux que les plantes peuvent utiliser pour leur croissance. Par contre, parfois ils forment une masse dense qui réduit la circulation de l'eau et de l'air dans le terreau, ce qui est moins bénéfique. Pour cette raison, il serait utile de gratter la surface du terreau avec une fourchette pour la faire disparaître.

Pour prévenir le développement futur de champignons dans le terreau, il peut être utile de laisser le terreau sécher davantage entre deux arrosages. Ces moisissures sont souvent associées avec un terreau constamment humide.

Des questions svp!

Vous pouvez nous joindre par courriel à courrierjardinierparesseux@yahoo.com

Par courriel à

Le jardinier paresseux
Le Soleil
C.P. 1547, succ. Terminus
Québec (Québec) G1K 7J6



ENTRETIEN HORTICOLE

À FAIRE CETTE SEMAINE

- Faites une esquisse d'où dans vos plates-bandes il manque des bulbes à floraison printanière (tulipes, narcisses, crocus, etc.). Ainsi, à l'automne, vous vous rappellerez où il faut en planter d'autres!
- Voici quelques semis à faire à l'intérieur au début de mai. Herbes: ciboulette, fenouil; légumes: courge, laitue, melon; fleurs: agérate, alysse odorante, célosie, cosmos, œillet d'Inde, zinnia.
- Quand le sol est bien asséché, râtelez doucement le gazon pour enlever feuilles mortes, brindilles, saletés, etc.
- Levez les pavés devenus inégaux avec le temps et égalisez le substrat à leur base avant de les replacer.

RÉGAL.

GÉRARD BERTRAND, L'HOMME BIODYNAMIQUE!

PLANÈTE VINS



NATALIE RICHARD
Collaboration spéciale
natalierichardmedia@gmail.com

Après une carrière fulgurante comme joueur de rugby, notamment en tant que capitaine de l'équipe parisienne Stade Français, Gérard Bertrand fait un retour aux sources dans son Languedoc natal pour poursuivre l'œuvre de son père Georges, décédé accidentellement en 1987. En prenant les rênes de l'entreprise familiale qui l'a vu grandir, c'est avec ferveur que cet homme bionique choisira l'univers biodynamique comme méthode d'agriculture.

Aujourd'hui, avec 16 domaines certifiés Demeter, et d'autres en conversion, il a su démontrer que la biodynamie n'est pas réservée qu'aux petits volumes.

«Nous avons débuté avec deux hectares et sommes maintenant à 900, c'est un changement qui s'échelonne sur de nombreuses années. Au début, nous ne vendions pas beaucoup de vin, c'est un long processus», explique Gérard Bertrand de passage au Québec pour le lancement de son nouveau livre



Gérard Bertrand dans ses vignes du Languedoc. En prenant les rênes de l'entreprise familiale qui l'a vu grandir, il se consacre avec ferveur à l'agriculture biodynamique. — PHOTO MARIE ORMIÈRES

La nature au cœur, publié aux éditions Albin Michel.

LE CHANGEMENT, UNE DYNAMIE EN SOI

Lors de sa conférence, Gérard Bertrand explique que le plus important est d'avoir des sols vivants. Et pour avoir des sols vivants, il faut travailler en harmonie avec la nature, et tous les gestes sont importants.

Il partage les mots sages de son père qui disait qu'on ne plante pas de la vigne pour ses enfants, mais pour ses petits-enfants.

«Ma grand-mère est née le 1^{er} janvier 1900 et a planté ses premières vignes en 1920», raconte Gérard qui est aussi un homme

d'affaires engagé. Avec tout le travail accompli et le chemin parcouru par son petit-fils, mamie Bertrand peut être fière d'un pari familial réussi, aujourd'hui et pour les générations futures.

1 GÉRARD BERTRAND COTE DES ROSES 2020

18,60 \$ • 13845791 • 13 % • 1,4 g/L

Un rosé floral avec des notes fruitées comme la groseille et les petites fraises des champs, sur une finale saline typique des meilleurs rosés du sud de la France. La bouteille est aussi magnifique à offrir, surtout qu'on peut la choisir dans plusieurs formats selon l'occasion, en petite bouteille de 375 ml ou la grande de 1,5 litre.

2 GÉRARD BERTRAND PAYS D'OC SOLENSIS 2018

20,10 \$ • 13231465 • 13 % • 5 g/L

La cuvée Solensis est un hommage au soleil et c'est en effet un vin ensoleillé riche et puissant sur des notes de cassis et de mûre, légèrement poivrées, avec de la réglisse et quelques effluves d'épices douces. Un assemblage de syrah (60 %) et de grenache (40 %) qui fera le bonheur de vos viandes cuisinées sur le grill. **B**

3 GÉRARD BERTRAND CIGALUS 2019*

45,75 \$ • Importation privée • 14,5 % • Biodynamie

Cigalus fut le premier domaine transformé en biodynamie, il y a de cela vingt millésimes. C'est un vin complexe et très aromatique avec des notes de violette et de cacao, d'une ampleur profonde avec une longue finale épicée. L'assemblage comprend cabernet sauvignon, cabernet franc, merlot, syrah, grenache, caladoc et carignan. Un vin qui se déguste déjà bien, mais qu'on pourra garder au moins jusqu'en 2030. **B**

4 GÉRARD BERTRAND CHÂTEAU L'HOSPITALET GRAND VIN LA CLAPE 2018*

45,75 \$ • Importation privée • 15 % • Biodynamie

Situées en bordure de la Méditerranée, les vignes du Château l'Hospitalet surplombent la mer et évoluent dans des conditions climatiques idéales pour développer une complexité aromatique optimale. Il y a

aussi des sols exceptionnels sur ce terroir de La Clape, reconnu comme une AOC en 2015. Le Grand Vin est complexe, charnu et offre plusieurs niveaux de saveurs allant de la violette au cassis, des épices à une douce amertume en finale. Pour les accolades, le magazine *Decanter* lui a octroyé 95 points. À déguster maintenant ou à garder au cellier jusqu'en 2030. **B**

5 GÉRARD BERTRAND CHÂTEAU L'HOSPITALET GRAND VIN

BLANC LA CLAPE 2019*
45,50 \$ • Importation privée • 13,5 % • Biodynamie

Et pour les amateurs de blancs, toujours sur le terroir de La Clape, celui-ci en est un de gastronomie, délicat et floral. En bouche, la fleur de miel est doublée de légères notes de thym et de romarin, voire de la citronnelle en finale, qui s'exprime sur une certaine salinité. Un vin pour accompagner les pétoncles poêlés et les poissons gras comme un bar rayé au confit de fenouil. L'assemblage est composé de grenache blanc, bourboulenc et vermentino. **B**

À votre santé!

B BIO

*Pour commander ce vin, contactez l'agence Southern Glazer's via bianca.Theriault@sgws.com

Pour des suggestions quotidiennes de vins, suivez-moi sur Instagram @nrartdevivre ou sur mon site natalierichard.com





Innomalt augmentera la production de sa gamme de malts de base, utilisée par l'ensemble de la filière bière, et développera des malts de spécialité. — 123RF

Une consultation publique et une nouvelle malterie

PHILIPPE WOUTERS

CHRONIQUE

philippe.wouters@lescoops.ca



Le domaine de la production d'alcool au Québec n'a pas cessé de faire parler de lui cette semaine. En début de semaine, on apprenait la création d'une grande consultation publique auprès de la filière des boissons alcooliques du Québec, commandée par l'ITHQ et l'ITAQ, puis la construction d'une malterie à Bécancour par Innomalt.

UN NOUVEAU LIEU DE FORMATION AU QUÉBEC ?

L'ITHQ — reconnu pour ses programmes de formation en tourisme et en hôtellerie — et l'ITAQ — l'institut de formation en lien avec les métiers de l'agroalimentaire — ont invité toute la filière des boissons alcooliques à une grande consultation publique dans le but de mieux exprimer ses besoins et partager sa vision de l'avenir afin de développer un lieu de collaboration qui puisse répondre à ses objectifs. Un comité d'experts a été créé et étudiera les mémoires déposés par l'ensemble de l'industrie. Il présentera son rapport en août au ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec.

Si on s'intéresse aux documents de références déposés dans le cadre de cette consultation

publique et qu'on s'arrête sur les défis et enjeux présentés à titre d'étude, la motivation de cette consultation publique est la création d'une entité de formation et d'excellence dans le domaine des boissons alcooliques. Il y a cependant une curieuse démarche derrière ce projet, les délais de dépôt des mémoires et du rapport final étant très courts. Il y a donc un sentiment d'urgence.

Depuis deux ans, les métiers de l'hôtellerie et de la restauration n'ont plus vraiment la cote. Cela se voit également dans les demandes d'admission aux programmes d'hôtellerie. Même son de cloche du côté des programmes en agroalimentaire. Cette consultation publique va permettre de motiver le changement de mission des institutions qui l'ont commandée. Ce n'est pas une mauvaise chose en soi, car le Québec a bien besoin d'une vision d'excellence et de formation structurée en production d'alcool.

Il y a cependant un sentiment d'incrédulité qui circule dans le milieu en ce moment; les courts délais de dépôt laissent croire que les prochaines étapes sont déjà sur la table et que le rapport motivera les décisions prises.

Il existe déjà des offres de formation en production de bière,

à Jonquière par exemple, mais il existe également des lacunes dans d'autres secteurs. Souhaitons un mandat inclusif qui tient vraiment compte de la volonté de développer l'excellence au Québec, pas uniquement de motiver le changement de mission de deux institutions gouvernementales.

INNOMALT S'INSTALLE À BÉCANCOUR

En 2023, l'entreprise Innomalt installera sa nouvelle usine dans le parc industriel de Bécancour. Une très bonne nouvelle pour la filière bière au Québec. Innomalt a réussi, en quelques années, à se positionner comme concurrent sérieux des malteries européennes qui ont plus d'un siècle d'expérience.

Brasser de la bière demande du malt d'orge. Chaque recette contient du malt de base et du malt de spécialité. Le malt de base permet de créer du sucre qui sera transformé en alcool, alors que le malt de spécialité est souvent lié à une recette de bière en particulier. Vienna Malt, Caramalt ou Special B ne sont que quelques malts utilisés en brasserie pour réaliser des bières d'inspiration allemande, anglaise ou belge. Innomalt augmentera la production de sa gamme de malts de base — utilisée par l'ensemble de la filière bière — et développera des malts de spécialité. Une excellente nouvelle pour la filière bière québécoise, puisque l'orge utilisée est québécoise. La bière québécoise sera donc encore plus québécoise !



PHOTO ANNIE FERLAND

LE COCKTAIL PARFAIT POUR MAI

MONSIEUR COCKTAIL

PATRICE PLANTE

Collaboration spéciale

Mai, c'est le mois de la fête des Mères, le mois où l'on se sent enfin revivre après un hiver toujours trop long. C'est le mois où l'on rêve aux vacances d'été, à tous ses festivals et aux soirées qui s'allongent sans fin au coin du feu. C'est donc invariablement un mois qui doit être célébré avec un cocktail passionné, celui qui est devenu en quelques années seulement le plus adoré des Québécois : j'ai nommé le gin tonique.

Il est apparu dans les années 1700, lorsque les premiers officiers de la marine anglaise ont mélangé l'écorce de quinine d'Amérique du Sud avec du sucre et des agrumes afin de se prémunir de la malaria. Il n'a pas fallu longtemps pour que certains marins décident de mélanger ce traitement médical avec leur ration quotidienne... de gin.

Vénéral en Espagne et souvent

servi dans une coupe à vin, sans garnitures ou mélangé avec une foule de saveurs de toniques en bouteille ou en sirop, le gin tonique existe en milliers de combinaisons différentes, en fonction des saisons, de la température et de vos goûts.

Je vous propose ici une version herbacée à l'hibiscus et aux agrumes. Mélangé avec votre gin préféré (avec ou sans alcool), ce gin tonique est une belle façon de crier « santé! » au mois de mai et à l'été qui approche.

Santé!

Love & Tonic

INGRÉDIENTS

- 1,5 oz de gin (ou de gin sans alcool Monsieur Cocktail)
- 0,75 oz de sirop Love tonic
- 3 oz d'eau pétillante
- Orange et sauge (pour décorer)

PRÉPARATION

1 Dans un verre rempli de glace, ajouter le gin et le sirop, puis mélanger à la cuillère jusqu'à ce que vos doigts deviennent froids.

2 Compléter à l'eau pétillante.

3 Décorer d'un quartier d'orange et de sauge fraîche.

DOMAINE ARVI

LE PROJET
D'UNE VIE

RAPHAËLLE PLANTE
rplante@lesoleil.com

Le chef-proprétaire du restaurant ARVI, Julien Masia, et sa conjointe Ariel Pinsonneault ont pris la relève du Vignoble Domaine Bel-Chas et commencent leur première saison à titre de nouveaux propriétaires et vigneronns.

«Pour nous, c'est un projet familial. On a acheté plus qu'une entreprise. On a acheté un vignoble, mais aussi une terre, une maison, un milieu de vie. C'est aussi pour nos enfants», mentionne Julien Masia.

Le chef et sa conjointe ont quitté l'île d'Orléans pour emménager à Saint-Charles-de-Bellechasse avec leurs deux filles, dans une résidence vieille de plus de 250 ans située à l'entrée du domaine. «C'est incroyable comme maison, elle est super bien entretenue!» souligne Ariel Pinsonneault. Le couple y a fait quelques rénos à l'étage à son arrivée en début d'année.

Ces jours-ci, les nouveaux vigneronns se préparent à la taille des vignes, qui marque le début de leur saison. «C'est une des étapes les plus importantes parce que c'est là où tu définis la montée de la vigne. C'est un peu la base de tout», explique M^{me} Pinsonneault.

Au cours des six prochains mois, les précieux plants seront entretenus quotidiennement pour s'assurer d'une récolte fructueuse à la fin de l'été — si dame Nature coopère, comme ce fut le cas l'an dernier. «Le millésime 2021 au Québec devrait être exceptionnel», signale Julien Masia.

Que la clientèle du ARVI se rassure, le chef sera toujours aux commandes du réputé restaurant du quartier Limoilou. Mais un peu moins en élaboration un clone pour me remplacer! blague-t-il. Déjà, je suis là quatre jours par semaine. Je pense que pour l'été ce sera peut-être plus trois jours. Ça va bien au ARVI et je suis confiant avec l'équipe en place. C'est plus l'aspect création en cuisine que je ne suis pas encore prêt à lâcher...»

Dès la mi-juin, Julien Masia sera davantage à la boutique du vignoble pour accueillir les visiteurs du jeudi au dimanche. «Ariel va plus s'occuper du champ, et on va se rejoindre pour la vinification. C'est la partie le *fun* dont on va s'occuper ensemble, faire les vins», indique-t-il.

NOUVELLE IDENTITÉ
VISUELLE

Le Vignoble Domaine Bel-Chas sera renommé le Domaine ARVI, mais seulement lorsque la première cuvée faite par les nouveaux propriétaires sera mise en vente, probablement au cours de 2023. «Au départ, on ne voulait pas dévoiler tout de suite le nouveau nom, mais stratégiquement parlant, je pense que c'est mieux de dire où on s'en va», note Julien Masia.

Les 15 000 à 20 000 bouteilles qui sont prêtes à être mises en marché arboreront donc toujours



2



1

le nom du Domaine Bel-Chas — un clin d'œil à la région et aux noms de famille des fondateurs Marielle Béland et Louis Chassé —, mais avec une nouvelle identité visuelle. Les propriétaires s'apprêtaient à recevoir les nouvelles étiquettes lorsque *Le Mag* les a rencontrés la semaine dernière.

Parmi les priorités du couple, on compte la transition vers une culture biologique. «On va déjà faire comme si on était bio, mais ça prend environ deux ans pour avoir la certification biologique», souligne Ariel Pinsonneault.

Pour acquérir de l'expérience dans le domaine, M^{me} Pinsonneault a travaillé deux ans à la Seigneurie de Liret, un vignoble de l'île d'Orléans dont les vins sont certifiés biologiques. «Je suis aussi allée à l'école pendant un an en production horticole. C'est un cours condensé qui m'a vraiment servi, avec plusieurs stages en entreprises. Ça m'a donné un bagage pour la production en serre et en champ», mentionne-t-elle.

De son côté, Julien Masia a



1 et 2

Julien Masia et Ariel Pinsonneault, les nouveaux propriétaires du Vignoble Domaine Bel-Chas — PHOTOS

LE SOLEIL, YAN DOUBLET

3

Julien Masia lors des vendanges au Vignoble Domaine Bel-Chas, le 4 octobre 2021 — PHOTO

ARCHIVES LE SOLEIL, YAN DOUBLET

passé près d'une année avec les anciens propriétaires pour bien comprendre les rouages du vignoble avant que l'achat se concrétise en janvier. Il a pris part aux vendanges l'automne dernier — lorsque *Le Mag* s'y était rendu pour un reportage — et a suivi avec attention les étapes de la vinification. «Hormis le travail sur la vigne, sur la terre, on ne se rend peut-être pas compte, mais il y a énormément d'entretien de bâtiment, de machinerie. Il y a toujours des questions», souligne le chef et vigneron, précisant que les anciens propriétaires les accompagnent dans la transition.

Le couple se réjouit d'être bien entouré, tant pour obtenir un coup de main au vignoble que pour recevoir des conseils. «J'avais des questions par exemple sur de l'équipement. Tout le monde est ouvert à répondre, à aider, au lieu de garder les informations pour soi», mentionne Ariel Pinsonneault, ravie de cet esprit de communauté dans le milieu viticole.



«**Pour nous, c'est un projet familial. On a acheté plus qu'une entreprise. On a acheté un vignoble, mais aussi une terre, une maison, un milieu de vie. C'est aussi pour nos enfants**»

— Julien Masia

UN GRAND TERRAIN DE JEUX

Avec un nouveau terrain de jeux de plus de 4 hectares où sont cultivées 10 000 vignes, Ariel Pinsonneault et Julien Masia ne manquent pas d'idées et ont déjà plusieurs projets en cours.

Si les vins actuellement produits au domaine sont des assemblages de plusieurs cépages — le vignoble en compte une douzaine — le couple entend profiter de cette diversité pour essayer de nouvelles recettes et même tester des vins monocépages. «On veut s'éclater et apprendre à travers tout ça», confie Julien Masia.

Plusieurs pommiers se trouvent aussi sur le domaine, ce qui a donné envie aux propriétaires de produire du cidre. «On aimerait explorer ça dès cette année, si on a le temps. Ça fait partie de nos objectifs», indique le chef, qui a lancé l'été dernier un cidre en collaboration avec la Cidrerie Le Somnambule pour le ARVI.

Le couple aimerait aussi aménager un potager sur son vaste terrain. «Mais une chose à la fois! On cherche à amener une

certaine diversité au vignoble, à tendre vers l'autosuffisance et à amener de l'eau au moulin pour le restaurant. On ne manque pas de projets», note le vigneron.

L'apiculture en fait partie : les ruches que possèdent les propriétaires depuis quelques années sont démenagées au vignoble et leur petite production de miel sert à approvisionner le ARVI et d'autres restaurants. Quelques pots pourront aussi être vendus sur place.

COLLABORATIONS

Plusieurs collaborations sont aussi en développement. «On travaille avec la Fromagerie des Grondines pour proposer un fromage fait avec nos produits, et aussi avec la ferme Turlo pour une charcuterie. L'idée est d'offrir quelque chose à manger avec le vin. On n'a pas de permis de restauration au vignoble, mais on peut vendre des produits déjà transformés», indique Julien Masia.

Le chef aimerait-il amener le ARVI au vignoble, y proposer une table champêtre? «Peut-être un jour, mais pas tout de suite!» laisse-t-il tomber. «Peut-être plus sous la forme d'événement», renchérit sa conjointe. «Ça fait partie des objectifs de l'année de faire un événement dans l'été avec peut-être un autre resto. On est du genre assez actif, mais tout est une question de temps», ajoute Julien Masia. On comprend que tout dépendra du genre de saison qu'ils auront au vignoble.

«C'est un bon projet pour nous. On est les deux des entrepreneurs qui ont des projets sans arrêt, mais quand tu es en agriculture, tu es tout le temps en remise en question. Ton projet est toujours nouveau, en évolution, chaque saison est nouvelle... on n'a pas le temps de s'emmerder!» confie Ariel Pinsonneault.

En plus de la boutique du vignoble et du restaurant ARVI, on retrouve les vins du Domaine Bel-Chas dans de nombreux points de vente de la Chaudière-Appalaches et de la région de Québec, ainsi qu'ailleurs en province. **RAPHAËLLE PLANTE**

Info : domainebel-chas.com

RECETTES PRATIQUES

INGRÉDIENTS



1 GROSSES COQUILLES
1 LITRE (4 TASSES)



2 CRÈME À CUISSON 15%
375 ML (1 1/2 TASSE)



3 BISQUE DE HOMARD
1 BOÎTE DE 284 ML



4 CHAIR DE CRABE
300 G (2/3 DE LB)



5 MÉLANGE DE FROMAGES
ITALIENS RÂPÉS
500 ML (2 TASSES)

FACULTATIF :

- 45 ml (3 c. à soupe) de ciboulette fraîche émincée

PHOTOS TIRÉES DU MAGAZINE 5-15, MAI 2022, VOL. 12, NO. 12



LA RECETTE DE LA SEMAINE

GRATIN DE PÂTES AU CRABE

Préparation : 15 minutes • Cuisson : 22 minutes • Quantité : 4 portions
Sans noix / Sans œuf / Se congèle

- Dans une casserole d'eau bouillante salée, cuire les pâtes *al dente*. Égoutter. Réserver.
- Dans une autre casserole, porter la crème à cuisson et la bisque de homard à ébullition. Laisser mijoter de 8 à 10 minutes à feu doux, jusqu'à l'obtention d'une texture de sauce.
- Ajouter la chair de crabe, 250 ml (1 tasse) de fromage et les pâtes dans la casserole. Saler et poivrer. Poursuivre la cuisson de 2 à
- 3 minutes en remuant, jusqu'à ce que le fromage soit fondu.
- Régler le four à la position «gril» (broil).
- Répartir la préparation dans quatre plats de cuisson. Garnir du reste du fromage.
- Faire gratiner au four de 2 à 3 minutes.
- Si désiré, garnir de ciboulette au moment de servir.

boutique.pratico-pratiques.com



Recette tirée du magazine
5 ingrédients, 15 minutes,
mai 2022, Vol. 12, No.
12. Publié par Éditions
Pratico-pratiques.

PAR PORTION

Calories.....	835
Protéines.....	44 g
Matières grasses.....	45 g
Glucides.....	68 g
Fibres.....	3 g
Fer.....	5 mg
Calcium.....	529 mg
Sodium.....	1777 mg

BAVETTES ET PAPILOTE DE POUTINE



Recette tirée du magazine hors série : *Soupers express sur le barbecue* en 5-15. Publié par Éditions Pratico-pratiques.

Préparation : 15 minutes
Cuisson : 18 minutes
Quantité : 4 portions
Sans noix / Sans œuf

INGRÉDIENTS

- 680 g (1 1/2 lb) de pommes de terre grelots jaunes coupées en quartiers
- 200 g (1/2 lb) de fromage en grains
- 1/2 boîte de 398 ml de sauce à poutine

- 4 bavettes de bœuf de 150 g (1/3 de lb) chacune
- 30 ml (2 c. à soupe) d'assaisonnements barbecue

PRÉPARATION

- 1 Préchauffer le barbecue à puissance moyenne-élevée (environ 220 °C – 425 °F).
- 2 Dans un bol, mélanger les pommes de terre avec le fromage en grains et la sauce à poutine. Saler et poivrer.
- 3 Répartir la préparation au centre de deux grandes feuilles de papier d'aluminium épaisses. Replier les feuilles de manière à former deux papillotes hermétiques.
- 4 Sur la grille chaude du barbecue, déposer les papillotes. Fermer le couvercle et cuire de 18 à 20 minutes en retournant les papillotes plusieurs fois en cours

de cuisson, jusqu'à tendreté des pommes de terre.

5 Pendant ce temps, frotter les bavettes de bœuf avec les assaisonnements barbecue.

6 Ajouter les bavettes sur la grille huilée du barbecue. Fermer le couvercle et cuire de 6 à 7 minutes pour une cuisson mi-saignante, en retournant les bavettes à mi-cuisson.

7 Transférer les bavettes dans une assiette et couvrir d'une feuille de papier d'aluminium, sans serrer. Laisser reposer 5 minutes avant de trancher.

boutique.pratico-pratiques.com



SECRET DE CHEF

Papier d'aluminium plus résistant

Pour des papillotes qui résistent aux manipulations fréquentes, optez pour du papier d'aluminium épais. Celui-ci est plus résistant, ce qui évitera que votre papillote ne se déchire lorsqu'il sera temps de la retourner. Si vous ne parvenez pas à vous en procurer, utilisez simplement une double épaisseur de papier d'aluminium ordinaire pour solidifier le tout.

PHOTO TIRÉE DU MAGAZINE HORS SÉRIE : SOUPERS EXPRESS SUR LE BARBECUE EN 5-15

BROCHETTES DE FILET DE PORC AU BACON



Recette tirée du livre *Camping - 85 recettes géniales et simples à préparer*. Publié par Éditions Pratico-pratiques.

Préparation : 20 minutes
Marinage : 2 heures
Cuisson : 12 minutes
Quantité : 4 portions

INGRÉDIENTS

- 675 g (1 1/2 lb) de filet de porc
- 10 tranches de bacon fumé à l'érable coupées en deux

Pour la marinade :

- 60 ml (1/4 de tasse) de vinaigre balsamique
- 30 ml (2 c. à soupe) de sirop d'érable
- 30 ml (2 c. à soupe) d'huile d'olive
- 15 ml (1 c. à soupe) d'ail haché
- 10 ml (2 c. à thé) de thym frais haché
- Sel et poivre au goût

Mini-brochettes de choux de Bruxelles et grelots

Si les brochettes utilisées sont en bambou, les faire tremper dans l'eau environ 30 minutes avant la cuisson. Au moment de la cuisson, préchauffer le barbecue à puissance douce-moyenne (environ 163 °C – 325 °F). Couper 12 choux de Bruxelles et 8 pommes de terre grelots en deux. Dans un bol, mélanger les pommes de terre avec les choux de Bruxelles, 30 ml (2 c. à soupe) d'huile d'olive et 15 ml (1 c. à soupe) d'assaisonnements pour salade. Saler et poivrer. Sur quatre brochettes, piquer les pommes de terre et les choux de Bruxelles en les faisant alterner. Sur la grille chaude et huilée du barbecue, déposer les brochettes. Fermer le couvercle et cuire de 18 à 20 minutes, en retournant les brochettes plusieurs fois en cours de cuisson.

PRÉPARATION

1 Parer le filet de porc en retirant la membrane blanche. Couper le filet en 20 cubes égaux.

2 Dans un grand sac hermétique, mélanger les ingrédients de la marinade. Ajouter les cubes de porc dans le sac et remuer afin de bien les enrober de marinade. Retirer l'air du sac et sceller. Laisser mariner de 2 à 4 heures au frais.

3 Si les brochettes utilisées sont en bambou, les faire tremper dans l'eau environ 30 minutes avant la cuisson.

4 Au moment de la cuisson, préchauffer le barbecue à puissance moyenne-élevée (environ 220 °C – 425 °F).

5 Égoutter les cubes de porc et jeter la marinade.

6 Enrouler une demi-tranche de bacon autour de chaque cube de porc.

7 Sur quatre brochettes, piquer les cubes de porc.

8 Sur la grille chaude et huilée du barbecue, déposer les brochettes. Fermer le couvercle et cuire de 12 à 15 minutes, en retournant les brochettes plusieurs fois en cours de cuisson.

boutique.pratico-pratiques.com

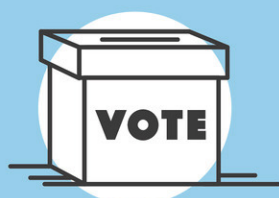
le petit P MAG.



UNE SEMAINE D'ACTU

ÈVE TESSIER-BOUCHARD
Coopérative nationale de
l'information indépendante

Tu veux toujours en savoir plus sur le monde qui t'entoure? Chaque samedi, nous te présentons les nouvelles les plus intéressantes de la semaine, publiées par notre équipe sur le Canal Squat, un bulletin de nouvelles quotidien offert sur le site Web jeunesse de Télé-Québec. À lire et à voir dans le journal, dans l'appli et sur notre site Web!



EMMANUEL MACRON GAGNE LES ÉLECTIONS EN FRANCE!

Dimanche se tenait le second tour des élections présidentielles en France, et c'est Emmanuel Macron qui a été réélu, avec 58,5 % des voix. Son adversaire, Marine Le Pen, a récolté 41,5 % des voix.

UNE SEMI-VICTOIRE POUR EMMANUEL MACRON

Emmanuel Macron est le premier président français à être réélu pour un second mandat en 20 ans! Et pourtant, ce n'est pas une victoire franche, car beaucoup de Français ont voté pour «le moins pire» plutôt que «pour le meilleur». Pour comprendre, il faut décortiquer les votes.

Les voix qu'Emmanuel Macron a reçues peuvent être divisées en deux parties. D'un côté, il y a ce qu'on appelle les «votes d'adhésion». Ce sont les personnes qui votent pour M. Macron, dont les idées sont plutôt de centre-droite, car ils le soutiennent lui et son projet. Son parti est



PHOTOFLICKR

historiquement plus en faveur de programmes pour aider les groupes moins favorisés et de l'immigration par exemple.

De l'autre côté, il y a les votes contre Marine Le Pen. En effet,

beaucoup de gens ont voté pour Emmanuel Macron au second tour pour empêcher madame Le Pen d'être présidente. Marine Le Pen est considérée par beaucoup comme d'extrême droite,

c'est-à-dire que ses idées sont conservatrices et contraires aux valeurs de la démocratie. Malgré cela, c'est la première fois que son parti obtient autant de voix aux élections présidentielles.

Ces chiffres ne prennent pas en compte l'abstention et les votes nuls, qui représentent 28 % et 8,6 % des voix. Lorsqu'on parle d'abstention, on fait référence aux gens qui ne sont pas allés voter. Et un vote est nul lorsque quelqu'un vote pour plus d'une personne, puisque c'est

contre les règles, ce vote-là ne comptera pas.

Ces deux pourcentages révèlent la colère des Français, et leur désir de ne voter ni pour Emmanuel Macron ni pour Marine Le Pen. Beaucoup de citoyens français ont été très déçus du premier mandat de M. Macron, mais refusent de voter pour un parti radical.

Son objectif le plus important de Macron pour l'instant est de regagner le soutien des Français, et surtout de les convaincre qu'il va utiliser sa deuxième chance à bon escient.

On lui souhaite donc bonne chance pour ce second mandat!

CHEYENNE OGOYARD

PHOTO 123RF/SEZEROZGER

10

LE HÉROS DU HOCKEY GUY LAFLEUR S'ÉTEINT

Il a été annoncé la semaine dernière que Guy Lafleur, ancien joueur étoile des Canadiens de Montréal — et, selon certains, meilleur joueur de tous les temps — est décédé à 70 ans d'un cancer du poumon. Tu es trop jeune pour l'avoir vu jouer, mais il est important que tu connaisses celui qu'on surnommait le «Démon blond», car il a une grande place dans la culture québécoise. On te le présente.

UN JOUEUR D'UN CALIBRE INÉGALÉ

Né en 1951 à Thurso, en Outaouais, c'est un jeune Guy Lafleur de 19 ans qui est repêché par les Canadiens et qui fait ses débuts dans la Ligue nationale. Il y jouera pendant une vingtaine d'années, entre 1971 et 1991. Durant cette période, il inscrira 560 buts et 793 passes pour un total de 1353 points, dont la grande majorité sous l'uniforme des Canadiens de Montréal. Il demeure encore à ce jour le meilleur pointeur de

l'histoire de l'équipe!

Le Québécois aidera le tricolore à remporter cinq coupes Stanley, dont quatre consécutives (1977, 1978 et 1979). Il sera aussi le récipiendaire de sept trophées Molson. Un trophée Molson est une récompense qui est remise chaque saison au joueur ayant récolté le plus de points au système des trois étoiles d'après-match. Selon ce système, la troisième étoile donne un point, la deuxième étoile donne trois points et la première étoile donne cinq points.

En 1985, le chandail numéro 10 est retiré en l'honneur de Guy Lafleur. Ce que ça veut dire, c'est qu'aucun autre joueur de l'équipe ne



PHOTO ARCHIVES AP,
BILL KOSTROUN

pourra porter ce numéro sur son chandail lors d'un match. Finalement, Guy Lafleur sera admis au Temple de la renommée en 1988.

LE QUÉBEC TOUT ENTIER EN DEUIL

Le premier ministre québécois, François Legault, a annoncé que des funérailles nationales auront lieu le 3 mai prochain pour célébrer la mémoire de Guy Lafleur. Il s'agit d'un grand hommage, car ce privilège n'est accordé qu'à très peu de personnes. En effet, pour recevoir des funérailles nationales, il faut avoir «joué un rôle majeur» au sein de la société en ayant marqué son domaine d'activité.

LES FANS AUSSI FONT LEURS ADIEUX

Dimanche, à l'occasion d'un match au Centre Bell opposant les Canadiens aux Bruins de Boston, les partisans ont aussi voulu dire au revoir à leur héros... à leur manière. Durant plus de neuf minutes et de façon ininterrompue, on a pu entendre des milliers de personnes scander «Guy! Guy! Guy!» à tue-tête. La foule était tellement bruyante que l'annonceur a dû s'y prendre à trois fois pour reprendre le contrôle de l'aréna et continuer avec la cérémonie d'avant-match!

Disons-lui donc merci et souhaitons-lui un bon repos!

LAURENT CÔTÉ



PHOTO TIRÉE DE LA
PAGE INSTAGRAM DE
L'ANIMAL : PATRON_DSNS



ON TE PRÉSENTE PATRON, LE HÉROS DE L'UKRAINE!

Voici Patron (Cartouche, en ukrainien), un petit Jack Russell Terrier qui est devenu un héros ukrainien! Du haut de ses courtes pattes, Patron a peut-être sauvé bien des vies depuis le début du conflit entre la Russie et l'Ukraine.

Patron est un chien renifleur de deux ans. Sa spécialité est de pouvoir sentir les bombes et de prévenir son équipe. Équipé de sa veste de protection, il renifle le sol et reconnaît les odeurs d'explosifs. Le petit chien travaille avec une équipe de déminage dans la ville de Tchernihiv. Cette ville du nord du pays a été assiégée par les forces armées russes durant un mois et a vécu beaucoup de destruction. Patron a permis de neutraliser 90 explosifs depuis le début de l'invasion russe!

Heureusement, Patron est bien récompensé pour tous ses efforts. Ses

collègues lui donnent de la nourriture, surtout du fromage, à chaque bon coup. Mais ne t'inquiète pas, ce n'est pas un métier dangereux pour l'animal puisque les mines antipersonnel ne se déclenchent qu'avec un poids supérieur à 5 kilos. Et Patron en fait 4!

Des photos et vidéos du Jack Russell ont fait le tour du monde. Plusieurs artistes ont créé des illustrations du brave chien pour honorer l'importance de son travail. Il est même suivi par 120 000 personnes sur Instagram!

COMMENT UN CHIEN PEUT-IL SENTIR DES BOMBES?

Les chiens ont un odorat très développé, beaucoup plus que nous. Ils peuvent donc sentir des odeurs très subtiles, les différencier et les

reconnaître. Les chiens renifleurs sont entraînés dès leur jeune âge à reconnaître des odeurs imperceptibles pour les êtres humains. En fait, l'utilisation du flair des chiens est une des méthodes les plus efficaces pour déceler les bombes malgré toutes les nouvelles technologies!

Les chiens ont 300 millions de cellules qui détectent les odeurs dans leur museau. En comparaison, nous n'en avons que 6 millions. Et ce sont les chiens au museau plus long qui ont le meilleur odorat, comme Patron.

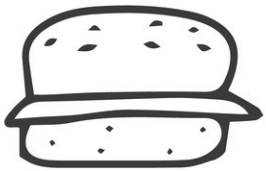
Patron démontre qu'on n'a pas besoin d'être bien gros pour faire une différence. Une compagnie de communication ukrainienne a partagé sur Twitter que, un jour, l'histoire de ce héros à quatre pattes devrait être tournée en film! **LYLOU NICASTRO, JOURNALISTE STAGIAIRE**

Mots d'enfants

Ma fille demande à son fils ce qu'il veut pour déjeuner. Et lui de répondre :

«Je veux une toast en anglais (un muffin anglais)»

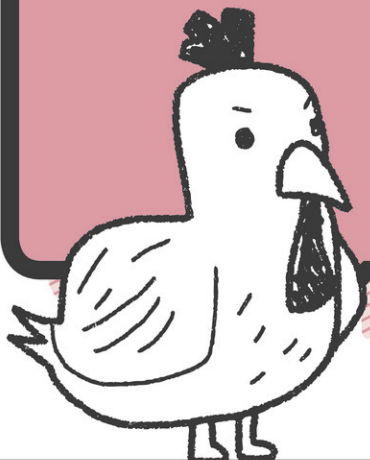
— William, 3 ans



Je lisais un livre à Romain sur les petits des animaux de la ferme. Je lui demande «le petit de la poule, c'est?» :

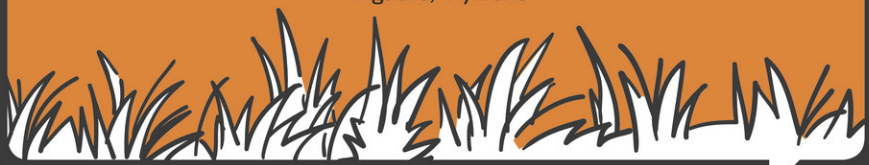
«Un chicken»

— Romain 31/2 ans



«Papou! Le gazon, est-ce que c'est de la peau de terre?»

— Agathe, 4 1/2 ans



«Toi grand-papa (82 ans), tu n'es pas vieux, tu n'as pas 100 ans»

— Lexis, 7 ans

Élodie vient de recevoir un petit chien en cadeau de sa mère. Elle décrit à Papi son nouveau compagnon...

«Il pèse 1 poids et quand il sera grand, il pèsera 3 poids»

— Élodie, 6 1/2 ans

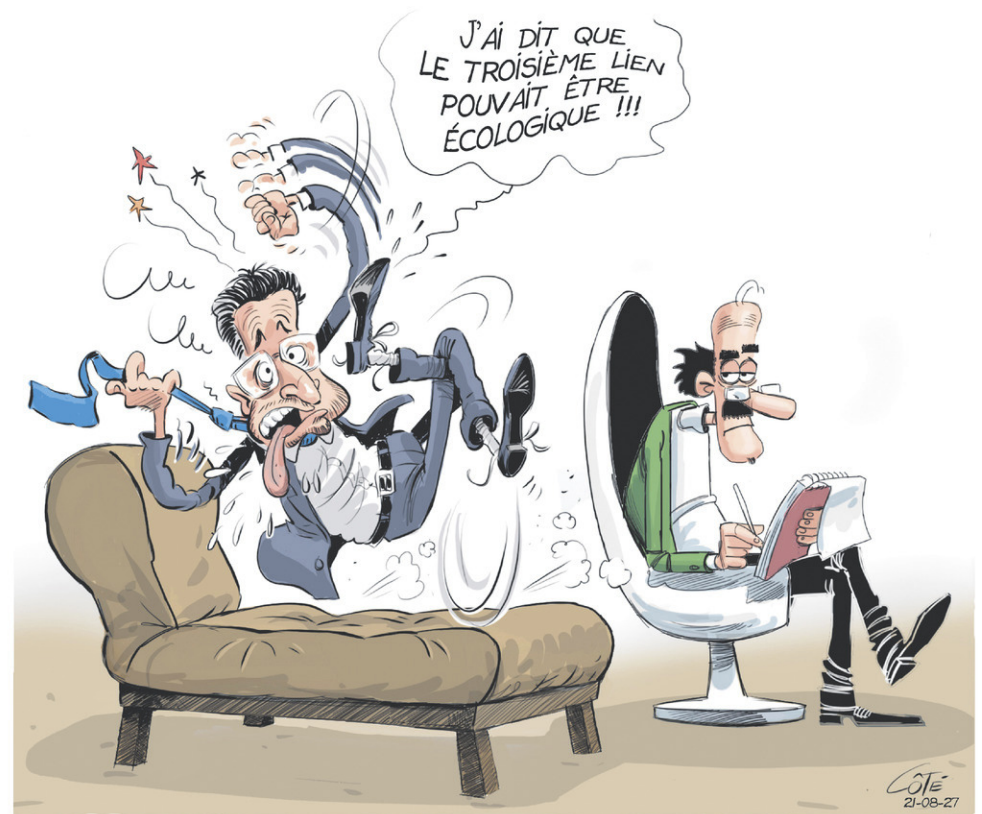
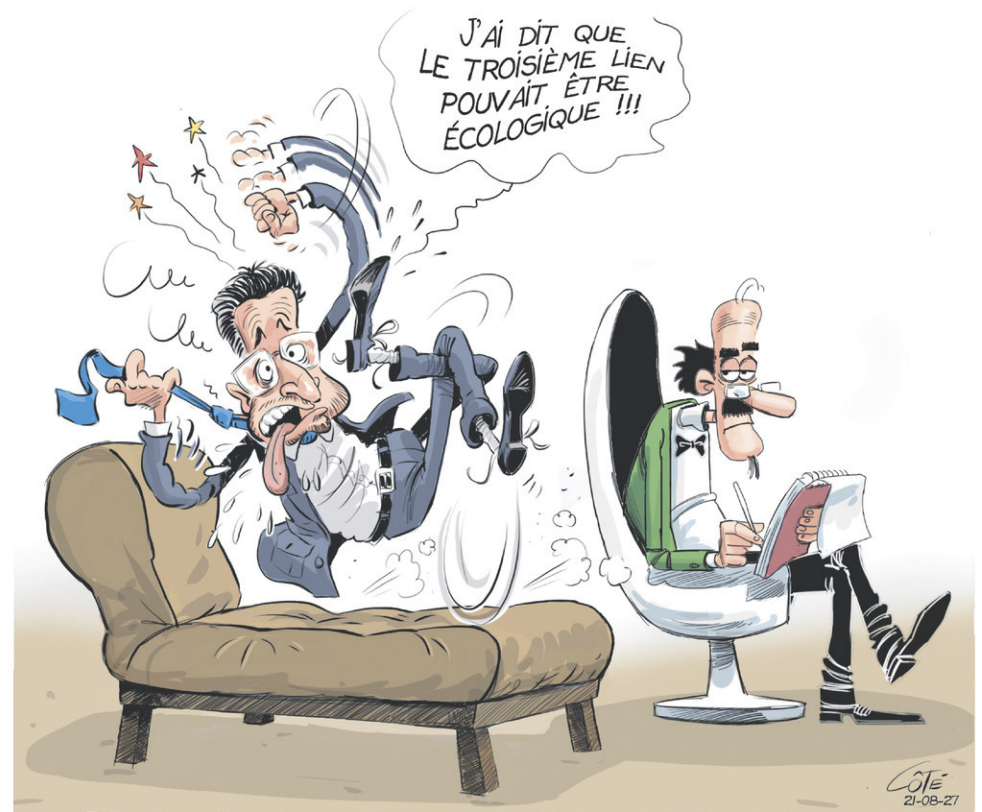


FAITES-NOUS RIRE

Partagez les blagues et les phrases craquantes de vos enfants, en indiquant leur nom et leur âge, à lemag@lesoleil.com

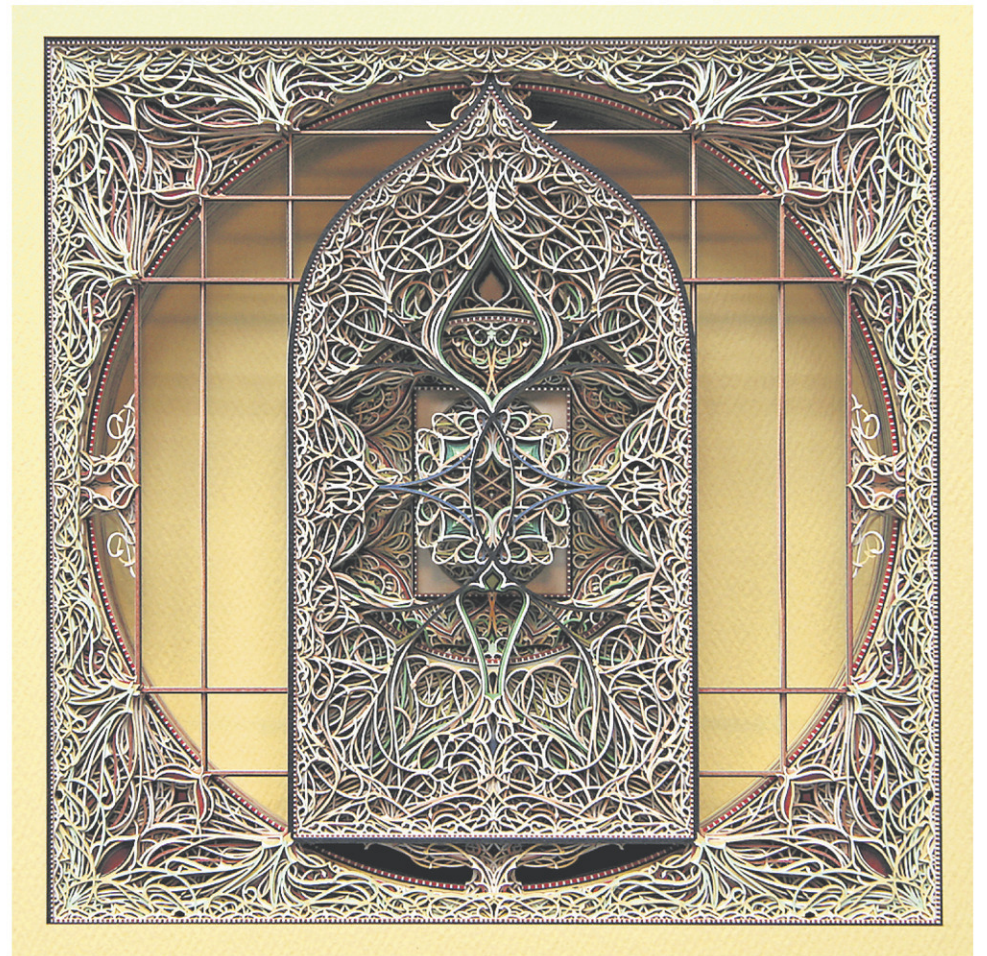
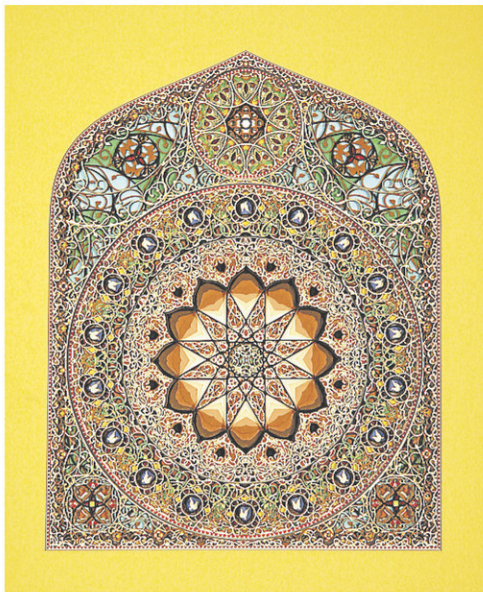
LE JEU DES 7 ERREURS

CES DEUX CARICATURES D'ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ SONT EN APPARENCE IDENTIQUES. EN RÉALITÉ, IL Y A 7 ERREURS. **ES-TU OBSERVATEUR?**

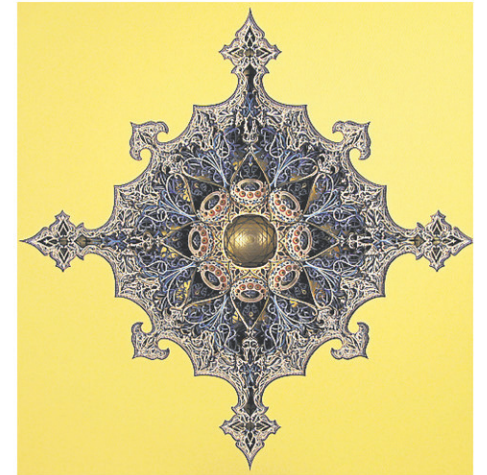


1 Le nœud papillon du Dr Smog 2 Le genou du patient en moins 3 La poche du veston en moins 4 L'étoile 5 La barbichette plus courte 6 Le poignet de chemise du bras droit 7 La cravate est plus longue

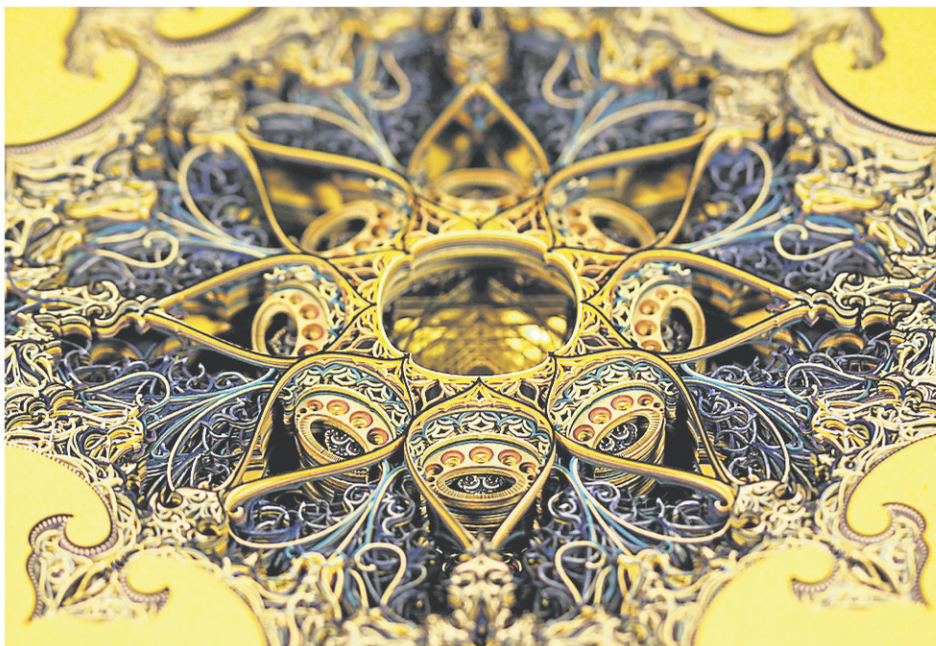
AS-TUVUÇA

ARTÉFACTS
DE PAPIER

Le mot *artéfact* provient du latin *artis facta* («effets de l'art») et représente «un objet qui a été fabriqué ou transformé par l'humain, qui se distingue ainsi de tout objet dont la modification serait due à un phénomène naturel» (définition de l'OQLF). On comprend alors pourquoi l'artiste américain Eric Standley emploie le mot *artéfact* pour désigner ses réalisations complexes où art et technologie se côtoient. Ses compositions sont faites d'une multitude de couches de papiers multicolores découpés au laser, un processus d'une grande précision qui peut s'échelonner sur des mois, voire des années. Les œuvres symétriques rappellent des motifs décoratifs tels des mandalas ou des vitraux et des voûtes de lieux de culte. Le professeur à l'université Virginia Tech a exposé dans plus de 120 musées et galeries à travers le monde. Pour en voir davantage : eric-standley.com et @eric.standley sur Instagram **RAPHAËLLEPLANTE**



PHOTOS ERIC STANDLEY



VOYAGES.



1



DU VIEUX DUBAÏ AU BURJ KHALIFA

**JONATHAN
CUSTEAU**

CHRONIQUE

jonathan.custeau@latribune.qc.ca



LE BOURLINGUEUR

Dubaï n'en finit plus de s'étendre. Et ce n'est pas parce qu'on n'emprunte pas la voie de la densification : les gratte-ciel poussent comme des champignons. Et à travers cette forêt de béton où je m'imaginai avoir tout vu après 48 heures, il y a de quoi faire si on s'en donne la peine et qu'on veut éviter de tout faire en accéléré. À petits prix? Ça dépend des goûts!

La bonne idée pour ne pas trop alléger le portefeuille, à Dubaï, c'est le transport en commun. Le métro et le tramway relient plusieurs des points d'intérêt, qui sont souvent regroupés. La carte Nol, un laissez-passer rechargeable, permet d'économiser quelques dirhams par trajet par rapport au paiement en argent. On exige toutefois qu'il reste

toujours une dizaine de dirhams sur la carte au début de chaque trajet. Si, comme moi, vous l'ignorez, il faudra la recharger avant de pouvoir sortir de la station de métro. Ce n'est pas très embêtant, sauf quand on essaie de liquider les fonds restants avant de quitter le pays.

Un arrêt digne de mention qui figurait tout en haut de ma liste était le quartier historique d'Al-Fahidi.

On s'y rend en descendant à la station du même nom. En posant le pied dehors, déjà, on arrive dans une ville complètement différente. C'est comme une banlieue d'Europe de l'Est, un quartier résidentiel du Maghreb ou de Turquie. D'un coup, on n'aperçoit plus vraiment les grandes tours. On navigue à pied le long de boulevards tranquilles

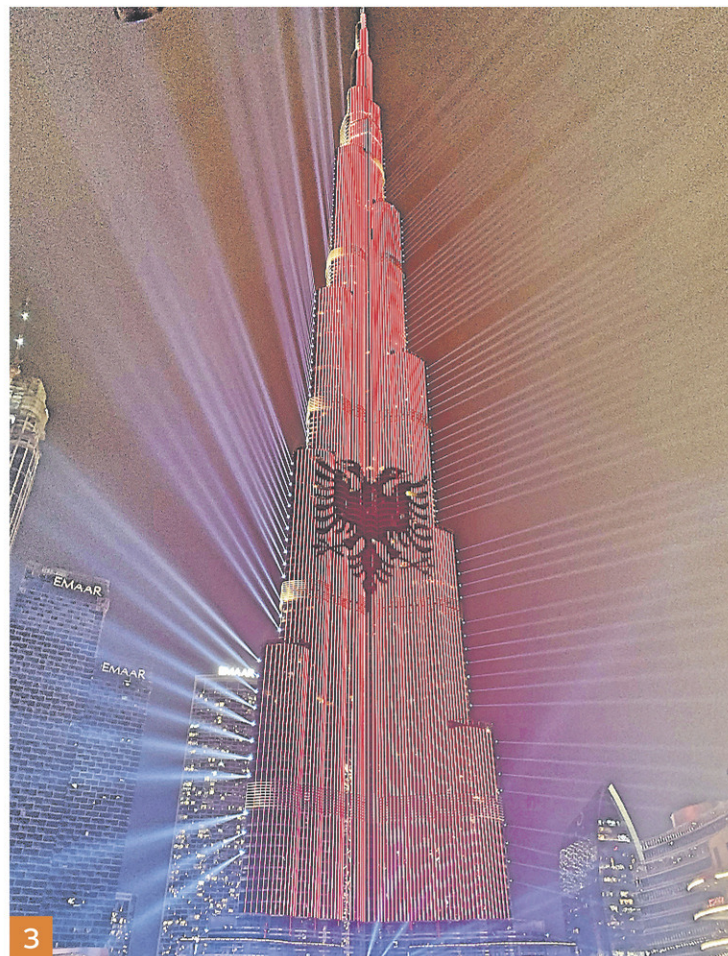
aux bâtiments de quatre ou cinq étages. Là, on sent qu'une vie de quartier est encore possible.

Si le quartier historique était une priorité, s'y rendre en matinée n'est pas forcément le meilleur choix, à moins de vouloir un silence presque complet pour explorer ses rues. Le vieux Dubaï, construit au début des années 1900, s'anime vraisemblablement davantage quand le soleil décline. À l'exception de quelques cafés, dont un Starbucks bien dissimulé dans une maison historique en terre, la plupart des boutiques et des restaurants étaient déserts. Le Centre culturel Cheikh Mohammed offre des visites guidées et des repas, à l'occasion, et il se trouve quelques musées de petite taille, comme le musée de la monnaie.

Il y a de quoi marcher longtemps vers l'est, le long du canal Khor Dubaï, mais l'ombre s'y fait rare. La chaleur frappe. Et quand vient le temps de choisir à boire, on s'étonne que le menu des bars à jus répertorie des mojitos... jusqu'à ce qu'on réalise qu'en terre musulmane, l'alcool n'est pas offert partout. Mojito signifie donc parfois un jus agrémenté de menthe sans le rhum habituellement ajouté aux cocktails.



2



Plus à l'ouest, le Musée de Dubaï raconte habituellement l'évolution de la ville, passée de village de pêcheur à centre international du commerce, de l'innovation et du tourisme. Il s'agirait du plus vieil édifice de Dubaï encore debout. Il était toutefois fermé, lors de mon passage, en raison de la pandémie.

DES SOUKS ET UN CADRE GÉANT

Je me suis donc rabattu sur le souk de Bur Dubaï, où l'on ne déambule pas sans se faire interpellé au moins 400 fois. Les vendeurs sont insistants, c'est le moins qu'on puisse dire. L'encens est partout, comme les tissus, les pantalons et les t-shirts, à travers d'autres babioles. Le plus vieux souk de la ville constitue un passage d'intérêt si on aime faire les emplettes et qu'on sait négocier. Des étals semblables auront peut-être un intérêt plus grand pour les simples badauds de l'autre côté du canal, au souk aux épices ou au souk de l'or.

Dans le premier, on trouvera du safran. Beaucoup de safran. C'est l'épice qu'on tentera le plus souvent de nous refiler. La cardamome, les noix, les fruits séchés et les brûleurs d'encens y sont aussi légion. Dans le second, c'est le paradis du bling-bling. De la plus grosse bague en or aux colliers, on trouvera aussi des boucles d'oreille, des plastrons et d'autres bizarreries.

Pour atteindre ces deux marchés, on ose s'offrir une courte promenade en boutre, ces bateaux de bois rudimentaires qui font la navette entre les deux rives de Khor Dubaï. Il n'en coûte qu'un dirham pour une traversée de moins de cinq minutes.

Du quartier historique, que j'aurais sans doute préféré en soirée, il suffit de quelques stations de métro pour atteindre le Dubaï Frame, un cadre géant inauguré en 2018 dans le parc Zabeel. Haut de 150 mètres, il offre une vue sur toute la ville, étant construit stratégiquement entre la vieille ville et la modernité. Il est toutefois plus intéressant vu de loin que de l'intérieur.

C'est qu'il faut une bonne marche pour contourner presque tout le parc avant de pouvoir acheter son billet pour un peu moins de 20 \$. Une galerie y présente l'histoire de Dubaï succinctement au premier étage avant d'arriver aux ascenseurs qui nous entraînent dans les hauteurs en 47 secondes. Sur la passerelle, on trouve le désormais traditionnel plancher de verre, sur lequel on peut marcher, et une vue à 360 degrés. Le smog peut toutefois jouer les trouble-fête. On aime la vue, mais on se dirige néanmoins rapidement vers la sortie. Il semble par ailleurs que les architectes concepteurs aient choisi un rectangle avec des proportions dites idéales pour déterminer la taille du bâtiment.

Conclusion : mieux vaut s'offrir une photo de l'extérieur du cadre géant que de dépenser temps et argent pour grimper sur sa passerelle. Après tout, c'est bien ce qu'on souhaite : un portrait devant l'impressionnant bâtiment.

INCONTOURNABLE BURJ KHALIFA

Enfin, mon choix d'économiser m'a convaincu d'appliquer mon propre conseil au fameux Burj Khalifa, le gratte-ciel le plus haut du monde qui culmine à 828 mètres. La merveille architecturale peut toutefois coûter les deux bras et la peau des dents, selon l'heure à laquelle on souhaite s'y rendre. Le droit d'accès peut varier de 70 à plus de 160 \$. Non merci!

J'ai préféré traverser l'énorme centre commercial qu'est le Dubaï Mall pour aller admirer la fontaine au pied de l'immense tour. Un spectacle de jets d'eau y est présenté toutes les 30 minutes. On peut y passer la soirée et ne pas voir le même spectacle deux fois. Impressionnant. Une fois la nuit tombée, on ajoute au plaisir avec des projections sur la tour du Burj Khalifa.

S'il se trouve autour de la fontaine des tonnes de restaurants, du *fast-food* au plus dispendieux, j'ai craqué pour le Time Out Market, avec sa grande galerie de tables partagées, avec vue sur la fontaine, et ses concessions alimentaires d'une douzaine de pays. L'endroit est idéal pour rencontrer des gens de partout et goûter des plats du monde sans trop se ruiner. De la galerie, on peut admirer les différents spectacles à condition de se lever de table pour s'installer en façade.

Mine de rien, il faut étirer la journée pour arriver à faire tout ça dans les mêmes 24 heures. Si on a mal aux pieds, que le soleil nous a épuisés et qu'on combat le sommeil alors que le métro dodeline des wagons sans arrêt, la Ville, elle, donne l'impression de ne jamais dormir.

Le journaliste était l'invité de Turkish Airlines.

1 Le quartier historique d'Al-Fahidi vaut bien une promenade, mais il était plutôt désert en début de journée. — PHOTOS LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

2 Le Dubaï Frame est plus impressionnant de l'extérieur que de l'intérieur. Pour économiser, on peut simplement s'offrir une séance photo à partir du parc Zabeel.

3 La plus haute tour du monde, le Burj Khalifa, agit comme un écran pour un spectacle lumineux une fois la nuit tombée.

ALEXIS LE RANDONNEUR

GUIDE TOUT
TERRAIN POUR
ARPENTER
LES SENTIERSISABELLE
PION

CHRONIQUE

isabelle.pion@latribune.qc.ca

SORTIE PRENDRE L'AIR

A lors que les sentiers sont envahis un peu partout, Alexis Nantel, mieux connu sous le nom d'Alexis le Randonneur, fait paraître le *Guide pratique de la rando*, en collaboration avec Véronique Champagne. Pour l'occasion, on a jasé de cette passion commune et de son bouquin. Entretien.

Q De quelle façon ce sport a-t-il changé ta vie?

R Je n'étais pas destiné à gagner ma vie avec ça. Quand je me suis mis à la rando en 2007, j'étais dans une agence de publicité/communication dans un rythme de vie complètement dingue. Quand j'ai réalisé le Kilimandjaro, c'était ma première expérience de trek d'altitude. Ça m'a fait beaucoup réfléchir. Quand on est en haute altitude, on marche pas à pas, centré sur soi, sur notre santé... On est très à l'écoute de soi. Ça m'a permis une grande introspection. Je me suis rendu compte que dans ma vie folle — j'étais entrepreneur dans ce milieu-là —, je me défonçais complètement, je travaillais beaucoup trop et je n'avais que ça en tête. Je passais à côté de beaucoup de choses. À mon retour, ça m'a permis de me dire : il faut que je ralentisse. Je regardais les gens autour de moi et je riais tout seul dans mon bureau, tellement qu'il y avait un *clash* entre ce que j'avais vécu là-bas et ce que je vivais au quotidien. Tranquillement, j'ai pris un virage où j'ai ralenti beaucoup et de deux, j'ai mis la randonnée dans ma vie au moins une fois par semaine... Et avec le temps, j'ai fini par me dire : pourquoi je ne

lierais pas ma passion à mon boulot? C'est là que j'ai décidé de faire un changement de carrière en 2018 à la suite d'une traversée en voilier dans l'Atlantique...

Q Pourquoi avoir eu envie d'écrire ce guide pratique?

R Dans mon parcours, je suis un gars de contenu. En faisant mes recherches, je voyais beaucoup de guides soient états-uniens, européens, mais rien au niveau québécois. On avait beaucoup de livres par contre sur les destinations et les sentiers, mais rien de base sur lequel les gens pourraient se fier et se construire comme randonneurs. J'ai vu ce trou-là et cette niche-là et j'ai décidé de l'emprunter (...) La première année de pandémie m'a beaucoup éveillé à l'éducation et ce que je devais faire en termes de contenu. Les gens se sont rués sur les sentiers, c'est devenu le sport national tout d'un coup... Il y avait bien des débordements à bien des niveaux et je pense qu'il fallait qu'on parle aux gens.

Q Quelle est l'erreur la plus fréquente, selon toi, lorsque les gens s'élancent sur les sentiers?

R La première erreur, parce que c'est aussi la première étape avant de se lancer, c'est la planification tout court. Je m'en vais où, c'est quoi le sentier, le dénivelé. Il y a quand même une certaine préparation à faire avant de quitter pour nous éviter toutes sortes de problèmes. Ça va aussi nous emmener à mieux préparer notre équipement, notre bouffe... Au



Québec, il y a encore de gros problèmes à mon avis de signalisation des sentiers. Pas partout, mais il y a encore beaucoup de bogues de ce côté-là. Moi ça m'est arrivé de m'égarer... Ce n'est pas avec le téléphone, sans réseau, qu'on va régler le problème. C'est vraiment une première étape super importante.

Ce que je vois aussi beaucoup au niveau de l'équipement, ça arrive beaucoup sur les sommets : les gens partent en t-shirt avec une bouteille d'eau du commerce, ceux qui débutent surtout. Ils arrivent en haut, il fait froid, il vente... ça ne va pas bien, ils n'en profitent pas complètement. Plus on monte en altitude, plus on risque d'avoir des écarts de température...

Ce que j'ai fait comme erreur dans une montagne de ce type-là — le mont Albert en Gaspésie, mon premier gros sommet en 2007 — ça a été ça. Je suis parti avec une petite bouteille d'eau. Une chance que le garde-parc m'avait suggéré de louer des bâtons... J'ai été rapidement sous-hydraté et j'ai été chanceux de me rendre jusqu'à la fin. Il faisait chaud, en haut je n'avais pas de protection, il y avait des moustiques et il ventait... Je l'ai vécu moi aussi.

Q Si tu n'avais qu'un seul principe Sans trace à recommander (même s'il y en a plus qu'un!), tu suggérerais quoi?

R Au-delà de ramasser ses papiers,

commences tranquillement quand tu es adulte et que tu vas augmenter le kilométrage et le dénivelé, et que tu vas ajouter du matériel dans ton sac, c'est la même chose avec les enfants. Moi, elles (NDLR : ses jumelles de 11 ans) ont commencé en ne traînant rien au départ, puis on a ajouté le sac à dos, leur bouteille d'eau...

Q Tu as une volonté de déculpabiliser les parents avec les bonbons, si je me fie à un passage dans le livre?

R Je ne me suis jamais senti coupable de ça. Je l'explique : de toute façon ils les brûlent en rando. C'est juste une petite motivation additionnelle. Là où il faut faire attention, c'est de ne pas dire : on va aller en rando et on va manger des bonbons. Il faut leur inculquer tout de suite que ce n'est pas ça la récompense et le gros *fun*. C'est un élément qui vient bonifier la randonnée. La récompense demeure l'observation de la forêt, la contemplation et la vue si on monte une montagne. Il faut mettre l'accent là et les occuper avec la faune et la flore. Moi, je leur fais beaucoup découvrir les essences d'arbres, les plantes et tout ça.



qui est la base, je dirais qu'un des plus gros problèmes que l'on voit sur les sentiers les plus fréquentés, c'est au niveau des besoins naturels. On voit beaucoup de recoins qui se retrouvent avec des selles et beaucoup de papiers de toilette. Les gens vont tous à la même place. C'est de sensibiliser les gens à aller à 70 pas du sentier dans un endroit peu fréquenté pour que ça aide à se décomposer. Cette année, pourquoi ne pas faire l'achat d'une petite truelle en plastique? Ça ne pèse rien, c'est facile à transporter... Même pour les randonneurs habitués, c'est quelque chose que les gens ne font pas. Ce serait vraiment un changement à adopter en 2022.

Q Ton meilleur conseil pour pratiquer cette activité avec les enfants?

R Ne pas les écœurer, lance-t-il en riant. C'est la leçon que j'en tire; j'ai des enfants. On veut vraiment y aller en crescendo. Autant que tu

1 Parmi ses randonnées coups de cœur, Alexis le Randonneur nomme le parc régional des Grandes Coulees, à Plessisville.

— PHOTOS ALEXIS LE RANDONNEUR

2 L'ascension du Kilimandjaro a servi de prise de conscience à Alexis Nantel, qui a fini par changer de carrière en alliant la passion de la randonnée à son boulot.

3 Le *Guide pratique de la rando*, écrit par Alexis Nantel et Véronique Champagne.